



VIVE LE H!

Noël Jouenne

► To cite this version:

Noël Jouenne. VIVE LE H!: L'immeuble collectif du grand H dans le quartier de Firminy-Vert. 2005.
halshs-00004119v3

HAL Id: halshs-00004119

<https://shs.hal.science/halshs-00004119v3>

Submitted on 18 Nov 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VIVE LE H !
L'IMMEUBLE COLLECTIF DU GRAND H DANS LE QUARTIER DE
FIRMINY-VERT

Rapport de fin de recherche pour l'Office public d'HLM de Firminy

PAR NOËL JOUENNE

MAI 2005

VIVE LE H ! L'IMMEUBLE COLLECTIF DU GRAND H DANS LE QUARTIER DE FIRMINY-VERT PAR NOËL JOUENNE

RAPPORT DE FIN DE RECHERCHE POUR L'OFFICE PUBLIC D'HLM DE FIRMINY	1
AVANT PROPOS.....	4
UN POINT SUR LES METHODES	5
<u>L'HISTOIRE.....</u>	8
SITUATION HISTORIQUE DU GRAND H.....	8
LA MODIFICATION DU PAYSAGE URBAIN	9
UNE REHABILITATION REUSSIE.....	11
BREVE VISITE DES LIEUX	13
L'ARRIVEE DANS UN APPARTEMENT	15
LOGIQUE D'INSTALLATION	18
PROPOS REFLEXIFS 1	19
<u>LE QUARTIER.....</u>	22
FIRMINY-VERT EST UN QUARTIER.....	22
LE NOM DES BATIMENTS.....	24
LA GRANDE HAUTEUR	26
L'UTILISATION DES CAVES	27
LES ENFANTS JOUENT	28
LES JEUNES “ GLANDENT ”	29
L'ESPACE PUBLIC	33
L'ESPACE PRIVE SECURISE.....	36

LES GENS.....	38
LE JEU DE BOULES.....	38
LE BONHEUR D'HABITER ENSEMBLE	41
LE VERT DE FIRMINY-VERT	44
LE METIER DE GARDIEN.....	46
LE ROND.....	51
CHEZ CHARNET	52
L'IDEAL APPELOUS	54
LA FIERTE D'ETRE APPELOUS	57
PROPOS REFLEXIFS 2.....	59
CONCLUSION PROVISOIRE : TANT DE LITTERRATURE POUR RIEN	60
PAROLE D'HABITANT	62
ANALYSE STATISTIQUE D'APRES LA COMPOSITION DU GRAND H	74
PROMENADE DANS FIRMINY-VERT.....	79
BIBLIOGRAPHIE	83

*“ Débarrassée d'entraves mieux
qu'auparavant la maison des
hommes maîtresse de sa forme
s'installe dans la nature
Entière en soi
Faisant son affaire de tout sol
Ouverte aux quatre horizons
Elle prête sa toiture
À la fréquentation des nuages
Ou de l'azur ou aux étoiles
Arrivée, regardez la chouette.
Venue d'elle-même ici
Se poser
Sans qu'on l'ait appelée ”*

Le Corbusier extrait du *Le poème de l'angle droit* (1955), fondation LC, 1989 Ed. Connivences

AVANT PROPOS

La présente étude est le fruit d'une complicité sans partialité de la part de l'Office publique d'HLM de Firminy et moi-même. Elle fait suite à une recherche constituée autour de l'axe “ Le Corbusier ” issue d'une collaboration ponctuelle entre une équipe de sociologues de l'Université tourangelle et de moi-même, membre du Laboratoire

d'Anthropologie Urbaine du CNRS. Cette association avait pour but d'observer les unités d'habitation de Rezé-les-Nantes et de Firminy. Cette comparaison unique en son genre sera restituée dans un rapport final dirigé par Sylvette Denèfle.

Pour ma part, après être resté en contact près de deux ans avec la population appelouse de l'unité d'habitation, il m'a paru essentiel de pouvoir dresser une comparaison avec d'autres types d'habitats collectifs de la ville. Les écarts perçus durant ma recherche m'ont laissé penser que la vie au Corbusier n'était pas tout à fait la même que dans d'autres immeubles plus conventionnels.

Beaucoup de faits quotidiens viennent conforter cette " intuition ethnologique " qui ne pouvait trouver son sens que dans une comparaison effective. Dans le même temps, la ville de Firminy se penchait sur la constitution d'un dossier de classement en ZPPAUP de la zone de Firminy-Vert. À terme, ce dossier viendra conforter celui de demande de classement au titre du patrimoine mondial de l'Unesco. Or, un constat singulier montre l'état de pauvreté au regard des études ethnologiques. Pourtant, la collecte de la mémoire — source unique entrant dans la constitution du patrimoine culturel et social — est à mes yeux un élément incontournable pour une prise en compte globale de l'histoire et des habitants d'un lieu.

Aussi, il me semblait important de pouvoir rattacher cette étude à une problématique plus large, plus politique, où l'habitant est invité malgré lui à s'inscrire dans une démarche de " démocratie participative " au titre des échanges qu'il concède au chercheur.

Bien que les intentions premières ne soient pas purement liées à la ZPPAUP, les éléments que contient ce rapport ne peuvent que l'accompagner.

UN POINT SUR LES METHODES

A partir d'une lecture de Paul-Henri Chombart de Lauwe, Thierry Paquot, énonce que " la vie quotidienne d'un habitant ne peut être appréhendée à partir d'une seule échelle, il convient de s'intéresser, avec la même

minutie, au cadre régional qu'à celui du quartier, à l'arrondissement qu'à la rue [Paquot, 2000, p. 22]. Vaste programme ! Mais n'oublions pas que Chombart de Lauwe ne travaille pas seul et que ces enquêtes sont menées sur plusieurs années.

Que se soit en ethnologie sociale ou en anthropologie urbaine, la discipline méthodologique impose les mêmes principes, à savoir : la durée et l'ouverture d'esprit. La durée est incontournable car d'elle dépend, pour une grande part, l'établissement d'un " contrat de confiance " entre l'enquêteur et l'enquêté. Ainsi, il faut marquer sa présence de manière à être reconnu sans pour autant passer pour un importun. Nulle n'est besoin d'assurer une présence quotidienne, nous ne sommes pas dans le registre quantitatif, car celle-ci finirait par agacer les acteurs sociaux qui se verraient conduits à n'être que les " objets " d'étude. Au contraire, la patience et la discrétion sont reines dans le registre de l'ethnologie urbaine.

Quant à l'ouverture d'esprit, mon travail sur l'unité d'habitation Le Corbusier, que je poursuis parallèlement, me permet de me situer sur l'échelle historico-géographique de la région.

Mes observations commencent souvent par une visite du quartier. Lorsque je viens en train, le trajet depuis la gare me permet une immersion à travers la ville, et de voir, au détour d'une rue, tel ou tel habitant que je finis par reconnaître. Je peux ainsi observer les habitudes quotidiennes à l'extérieur du quartier de Firminy-Vert. Ensuite, j'arpente le quartier, puis, selon la méthode concentrique, je progresse dans ma découverte des lieux avant de revenir du côté du terrain de boules ou des allées du grand H.

Lorsque je passe devant les boulistes, ou un regroupement, je ne manque pas de saluer les personnes qui les composent. J'ai fait cette expérience de ne pas saluer pour mesurer à quel point il est important de dire bonjour ou de serrer la main. Petit à petit, mes échanges ont pris de l'importance, et, ayant mené des entretiens avec certains boulistes, je savais que je leur donnais ce petit pouvoir de dire qui j'étais et ce que je faisais sur le quartier. Ma présence a tout de suite été perçue, et il fallait rapidement trouver un moyen pour informer les gens, surtout dans le contexte sécuritaire actuel. J'ai choisi de n'informer que quelques personnes présentes dans l'espace public, plutôt que de donner une information globale. Si cette dernière méthode offre un gain de temps, elle ne permet pas d'apprécier le degré de compréhension des acteurs sociaux. En revanche, mener un entretien offre

aux acteurs sociaux la possibilité de construire une image de l'enquêteur, image qui sera propagée ensuite. Dans l'espace public et auprès des boulistes, j'ai été classé comme " journaliste faisant une recherche sur le quartier ".

Lorsque j'ai abordé l'immeuble du grand H, j'ai commencé par diffuser dans les boîtes aux lettres des lettres dans lesquelles j'annonçais ma venue et mes intentions. Rarement, elles ont été lues. Malgré cela, les locataires m'ont reçu avec un taux de refus d'environ 40 %. Je comptabilise une vingtaine d'entretiens, effectués auprès d'une trentaine d'acteurs sociaux. Ma collecte fut centrée sur les habitants du grand H, sur les habitants et ex-habitants de l'unité Le Corbusier, et sur différents acteurs sociaux incontournables de la vie appelouse.

Je n'ai pas envisagé de traiter mes matériaux au moyen d'outils informatiques tels que l'analyse textuelle ou l'analyse factorielle. Après coup, cette dernière sera pourtant utilisée dans un chapitre car il m'a été possible de disposer d'une série statistique et que cette opportunité m'a permis d'évaluer l'intérêt de l'outil. J'ai souhaité m'imprégner par une " immersion flottante " pour reprendre l'idée développée par Colette Pétonnet. La tentation de toute recherche est de vouloir tout dire. Quel manque de modestie. Je souhaite simplement que ce rapport éclaire d'un regard nouveau la vie quotidienne des habitants du quartier.

L'histoire

SITUATION HISTORIQUE DU GRAND H

L'immeuble haut, appelé le bâtiment " H ", encore appelé le " grand H ", bien qu'officiellement le Mail depuis 1986, fut dessiné par André SIVE, architecte résidant à Paris, en décembre 1958. Les plans approuvés par la préfecture, un an plus tard, en décembre 1959, furent exécutés par la société Stribick.

Ce bâtiment de 96,72 mètres de longueur et de dix-sept étages (plus deux niveaux de caves) est conçu sur un principe symétrique à partir de cellules de type 4 uniquement (sauf pour la partie sud qui est constituée de type 6, utilisée par le foyer pour personnes âgées en 1987).

La première mise en location date de 1961. À l'origine, les 205 logements étaient répartis en 187 logements de type 4 et 17 logements de type 6 et un logements de type 2. La réhabilitation de l'immeuble en 1985 a eu pour conséquence de faire diminuer le nombre de logements locatifs à 102, de laisser la partie nord (allées 2 et 4) à la co-propriété (72 logements), et de transformer la partie sud (allée 12) en un foyer pour personnes âgées (FPA).

La presse locale relate les événements que l'on peut associer pour reconstituer une chronologie plus ou moins fine. À l'époque où le nombre de logements vacants du parc HLM devient alarmant, la politique locative va mettre l'accent sur la diminution du nombre de logement proposés à la location. Plusieurs options seront prises, chacune différente selon le bâtiment. Une partie de l'unité d'habitation Le Corbusier sera mise en réserve, avec un certain nombre de logements de l'aile nord à partir de 1984. Cela a donné lieu à un fort mécontentement d'une partie des locataires, et a eu pour conséquence l'occupation des appartements durant tout l'hiver 1983-

1984. L'immeuble baptisé Chicago, situé place de la Corniche, constitué essentiellement de grands appartements sera remanié et démolí aux deux tiers. Enfin, le grand H fera l'objet d'un programme de réhabilitation sans précédent à Firminy.

LA MODIFICATION DU PAYSAGE URBAIN

Depuis la fin des années 1980, le quartier de Firminy-Vert a été profondément remanié. Ce remaniement existe de manière physique. Certains bâtiments ont été détruits ou rasés aux deux-tiers : il s'agit de l'immeuble Logirel, situé sur le boulevard de la Corniche, à deux pas de l'espace Le Corbusier, et de l'immeuble " Chicago ", situé place de la Corniche. Pourtant, le principal remaniement n'est pas physique mais social. Il consiste dans l'accès à la copropriété qui a vu quelques immeubles changer, non pas d'habitants, mais de statuts. L'immeuble situé cours des Marronniers en est un exemple tout comme l'expérience réussie du grand H. Pour autant, et bien que ces changements ne soient pas perceptibles au premier regard, cela induit forcément des changements tant dans les comportements que dans les mentalités.

Déjà en 1976, Jeanne Hominal *et alii* écrivent que " la mobilité résidentielle intra-urbaine est une construction sociale " [Hominal, 1976, p. 77]. Cela signifie qu'une réhabilitation ou qu'un bouleversement urbain s'accompagnent d'une redistribution des cartes sociales qui font d'un endroit un lieu " pour riches " et d'un autre un lieu " pour pauvres ". Cette redistribution s'accompagne d'images, ou d'un imaginaire, chargées positivement ou négativement selon un ensemble complexe de données qu'il n'est pas toujours facile d'appréhender.

Par exemple, la réhabilitation et la rénovation de la partie nord de l'unité d'habitation Le Corbusier fut perçue en son temps par les habitants de la partie sud (logement HLM) comme un espace sur-valorisé, qui disqualifiait la partie sud au profit de la partie nord. Pour faire court, les habitants nommaient la partie sud " Harlem " et la partie nord " Manhattan ". Ils avaient trouvé ces images pour singulariser cette modification du patrimoine bâti tel qu'ils pouvaient s'en faire une idée à partir des discours véhiculés par la presse et les rumeurs.

Autrement dit, les habitants de la partie HLM s'attendaient à voir arriver une population “ embourgeoisée ” dans la partie privée. Rien n'est moins évident à ce jour. D'une part, la différence de revenu ne fait qu'augmenter dans la partie HLM. Et comme je l'ai montré, il existe une disparité importante entre les plus pauvres et les plus riches. D'autre part, l'offre nouvelle de logement dans la partie privée modifie les possibilités en terme d'offre résidentielle pour la population appelouse. Nous sommes actuellement dans un processus d'innovation sociale qui se caractérise par la mise en œuvre d'un mécanisme de refus ou d'appropriation du parc immobilier remanié.

Aussi, est-il surprenant de voir arriver dans la partie privée des couples issus de Firminy-Vert, dont l'ambition ascensionnelle sociale passe par un positionnement dans un immeuble aujourd'hui acceptable. Les couples en question n'auraient pas demandé à vivre en HLM. Auraient-ils simplement été acceptés ?

Ayant succombé moi-même à l'idéologie de l'embourgeoisement de la partie nord, je ne m'attendais pas à trouver en face de moi un jeune couple vivant quasiment au seuil de pauvreté, mais dont les aspirations sociales côtoyaient un individualisme choyé par le programme locatif privé. Par exemple, alors que les caméras installées dans les rues sont perçues par les habitants de la partie HLM — surtout chez les anciens — comme une atteinte à la vie privée, elles sont acceptées par notre couple, car garantes d'un climat sécuritaire renforcé par la présence de l'équipe de médiateurs dans la première rue. Par cet exemple, nous voyons qu'à un statut de logement correspond un état d'esprit qui peut être en opposition.

Bien entendu, et compte tenu du faible nombre de locataires (quatre ménages) dans la partie nord, toute relativité est conseillée. Pour autant, ce comportement correspond bien aux attentes et à cette construction sociale qui pourrait ne pas convenir au plus grand nombre. Proximité physique n'est pas proximité sociale. La mixité offerte par la réhabilitation ne peut vraisemblablement pas dépasser un certain seuil.

Si l'unité d'habitation Le Corbusier vit actuellement une réhabilitation lente, celle du grand H est un exemple réussi.

UNE REHABILITATION REUSSIE

Plusieurs projets sont à l'étude. En mai 1983, il est question de raser une partie de l'immeuble afin d'en diminuer sa densité. Les cinq derniers étages du grand H devraient être détruits alors que les immeubles de la Corniche se vident inexorablement. En décembre 1985, après l'année de lutte des habitants de l'unité Le Corbusier, et le verdict d'un procès engagé et perdu par l'OPHLM, il est question de réanimer le quartier de Firminy-Vert. Le projet tel qu'il est aujourd'hui est sur pied. L'immeuble est divisé en trois parties : une partie copropriété de 68 logements, répartis en F2, F3 et F4 ; une partie locative réhabilitée et une partie (l'allée 12) réhabilitée en foyer pour personnes âgées (FPA).

Les deux allées converties en copropriété concernent des appartements remodelés, vendus à 2 900 francs le mètre carré. Ainsi, le F2 avec cellier de 69 m² est proposé à 205 KF, un F3 avec cellier de 79 m² est proposé à 230 KF, un F4 avec cellier de 93 m² est proposé à 255 KF. Compte tenu de l'évolution de l'indice des prix à la consommation, le coût d'un appartement en copropriété peut être évalué en 2005 à 49 K€ pour un F2, 55 K€ pour un F3 et 61 K€ pour un F4. Le grand H est alors perçu comme le " moteur de l'opération d'ensemble sur le quartier " est-il précisé dans un article du 24 décembre 1985¹. Firminy-Vert compte alors 1 700 logements pour une population de 5 500 habitants et 62 500 m² d'espace vert.

Toute l'année 1986 sera consacrée à ce projet de rénovation et à cette expérience nouvelle à Firminy. En quelques mois l'on assiste à une " métamorphose du grand H ". Un nouveau nom lui est donné : le Mail alors que le " H " change de peau. Enfin, en février 1987, la résidence de personnes âgées accueille ses premiers occupants. Cette même année coïncide avec le centenaire de la naissance de Le Corbusier. À travers une presse toujours à l'affût de bons mots, l'on sent jubiler le journaliste lorsqu'un groupe d'étudiants Belges se rend au

¹ Sauf mention contraire, la référence aux articles de presse renvoie à la presse locale *La Tribune/Le Progrès*.

Corbusier en avril 1987. “ Les Belges n'apprécient pas “ le Corbu ” est-il écrit. Et l'on peut lire plus loin que “ tous ces couloirs gris et sales donnent l'envie de se suicider à chaque coin de couloir ”.

N'est-il pas pertinent de mettre en parallèle les événements des deux bâtiments ? Le grand H ressuscité en face d'une unité d'habitation à moitié fermée. En septembre 1987, l'immeuble Chicago compte ses derniers jours. Dans cet immeuble de 107 logements (16 F6 et des F2) seuls 23 logements sont occupés. “ En raison du fort taux de vacances, l'objectif que nous avons choisi a été la démolition partielle ”, indique le directeur de l'OPHLM.

Une semaine avant les festivités liées à l'unité Le Corbusier, la presse locale titre “ le grand “ H ” c'est trois fois mieux ”, avec son ensemble affichant une mixité incontestée. “ Occupé à moins de 50 % ses dernières années [...] l'immeuble affiche aujourd'hui complet ”. L'OPHLM peut être fier de cette réalisation d'autant plus qu'en février 1988, le grand H est nommé au Palmarès national de l'habitat.

“ Le dossier de l'immeuble appelou² a été retenu pour le palmarès national de l'habitat [...]. Le grand H qui offrait des logements allant du F4 au F7 aura bien du mal à tenir son rang. Au fil des années, les locataires désertent cet immeuble et en 82 sur les 204 logements, 97 seulement sont occupés ” est-il précisé dans un article qui relate l'histoire de cet immeuble. Du reste, le déficit chronique ne s'est pas fait en un jour. “ Dès 1977, on cherche des solutions ”. Dix-huit mois de travaux seront nécessaires pour réhabiliter cet immeuble, pour un coût de 33 millions de francs.

² Comme j'ai pu le faire remarquer ailleurs, le terme d'Appelous peut prendre plusieurs orthographes, avec ou sans S.

BREVE VISITE DES LIEUX

Aujourd'hui, les limites physiques témoignent de l'aboutissement de ce projet. De l'extérieur du bâtiment, des séparations sont perceptibles, soit par la couleur du revêtement de la façade, soit par la proposition retenue pour les entrées. Ainsi, les entrées réservées à la partie locative sont sous les pilotis, en prise au vent. Un interphone permet de sélectionner le nom du locataire et de le contacter. Une caméra placée dans le hall rend visible le visiteur pour qui allume son téléviseur. Les locataires ouvrent la porte à l'aide d'une clef électronique, sorte de badge qu'ils font glisser devant un détecteur. Cette sécurisation date de 1998. Derrière la porte de l'allée 10, on entre dans un sas assez sombre, et il faut monter quelques marches avant d'arriver devant l'un des deux ascenseurs. Les ascenseurs desservent des demi-étages, de sorte qu'un arrêt permet de desservir deux étages de logement. Il n'y a que quatre arrêts par ascenseur, alors que le principe de la desserte des étages pairs et impairs aurait abouti à huit arrêts par ascenseur. Cela représente certainement un gain économique en matière de porte et de système de machinerie, mais n'offre pas ce confort de s'arrêter devant sa porte.

L'entrée de la partie copropriété est en revanche couverte par des façades vitrées de sorte que les copropriétaires bénéficient d'un hall lumineux et semi-sécurisé. À Noël, des guirlandes et des sapins décorés trônaient dans les entrées, alors qu'il n'y avait rien du côté locatif. L'entrée se trouve du côté de la façade ouest et donne sur un parking. De chaque côté, un interphone plus traditionnel permet de contacter l'appartement voulu. En actionnant un des trente-six boutons-poussoirs on communique par l'intermédiaire de l'interphone. À la question : " Oui ? ", la réponse : " Oui, c'est moi " suffit pour que la porte s'ouvre. Bien sûr l'intonation et le " contexte " font que la réponse suffit.

Vient se garer une camionnette chargée de prospectus. La femme qui en sort vient déposer ces " appels à la consommation " dans chaque boîte. Comment fait-elle pour entrer dans ces sas sécurisés ? Elle me répond qu'elle appuie au hasard sur les boutons-poussoirs en disant qu'elle vient distribuer les prospectus et la porte s'ouvre. " C'est le 42 ! " finit par être un code que les " jeunes " utilisent pour entrer à leur tour dans les immeubles.

Par contre, le facteur possède une clef qu'il peut utiliser le matin jusqu'à midi environ. Après cela, un système de sécurité interdit l'accès aux entrées de la partie locative. Lorsqu'il arrive en retard sur son horaire, il utilise l'interphone pour se faire ouvrir la porte, ou bien comme j'ai pu le constater, se sert des effets du vandalisme pour glisser sa main à travers une vitre cassée et actionner le bouton d'ouverture de la porte. Le facteur ne se formalise pas avec ces actes répétés de vandalisme attribués aux " jeunes ", et poursuit son circuit à travers le quartier qu'il connaît bien pour y habiter lui-même.

Compte tenu du dénivellement, chaque allée n'offre pas la même disposition entre l'entrée et l'accès aux ascenseurs. Par exemple, l'allée 10 donne accès dans un hall sombre qu'il faut monter d'un demi-étage pour prendre l'ascenseur, les boîtes aux lettres se trouvant un demi-étage plus haut. En revanche, dans l'allée 8, les ascenseurs sont placés au rez-de-chaussée, au même niveau que les boîtes aux lettres. Du point de vue de la répartition des espaces, l'allée 10 offre un repère mieux adapté pour qui cherche la tranquillité et le repli. C'est le cas, par exemple, d'une poignée de " jeunes " qui viennent " squatter " les lieux, cherchant un refuge à l'abri des intempéries et des regards moralisateurs.

Chaque appartement ou cellule est conçu à l'identique. À l'intérieur, l'entrée donne sur un couloir qui dessert trois chambres en enfilade, un espace rangement et le séjour à demi ouvert sur la cuisine. Les chambres sont situées sur la façade est, alors que la cuisine et le séjour se trouvent de l'autre côté. Durant la période de Noël, cinq pantins à l'effigie du père Noël étaient accrochés sur les barrières des salons, deux dans la partie copropriété et trois dans la partie locative. Ce phénomène nouveau que l'on peut apercevoir dans les habitats populaires a culminé dans l'immeuble LOPOFA de la Corniche avec 23 pères Noël (un seul au Corbusier).

Certains appartements sont loués en type 3. Il y en a 40 en tout, et 60 en type 4, les deux appartements restant étant reliés au logement de fonction du FPA.

Sous l'immeuble, se trouve un espace réservé au commerce. L'histoire de l'occupation de cet espace montre qu'il n'a pas toujours eu la même destination. Vraisemblablement, le premier commerce fut un Supermarché Casino. On y a compté également une boucherie et un marchand de meubles. Aujourd'hui, une partie est occupée par les Relais du Cœur, un magasin vide et une annexe municipale.

L'immeuble est situé en face du " rond ", le centre elliptique conçu par les mêmes architectes et destiné à la population de Firminy-Vert. Là encore les services ont changé avec le temps, et les habitants se remémorent facilement son évolution.

L'ARRIVEE DANS UN APPARTEMENT

Quel que soit le lieu, l'histoire des grands ensembles porte en son sein un certain nombre de valeurs communes. Je m'en suis rendu compte au fil de cette étude, déjà à partir de 2001 lorsque je me suis intéressé à l'unité d'habitation Le Corbusier.

Même dans ce bâtiment foncièrement différent, la vie quotidienne relève d'un ensemble de faits caractéristiques de la vie en immeuble collectif. Le côtoiement des autres : au niveau des ascenseurs, des cages d'escalier, des copains qui viennent jouer et crier juste derrière la porte. Les bruits et les odeurs qui rappellent constamment que l'on est à proximité d'autres cultures ou micro-cultures. Nul besoin d'avoir un Maghrébin comme voisin pour sentir la différence. Lorsque l'on entre dans un appartement, nous arrive en plein nez cette " madeleine de Proust " au sens où se mettent en place des images ou l'inconnu d'odeurs particulières. Chaque foyer se reconnaît à son odeur parce que chaque groupe familial entretient et conserve des pratiques quotidiennes propres.

Il ne s'agit pas simplement des odeurs de cuisine, si fortement perçues lorsqu'elles ne correspondent pas aux habitudes, mais plus généralement des odeurs de l'espace habité. Le fait qu'une ménagère entretienne son mobilier à la cire d'abeilles, ou avec tout autre produit, ou n'entretienne pas son intérieur, laisse les traces d'une altérité tout comme il en est pour l'aménagement intérieur.

Tous les appartements sont aménagés dans un éventail de différences laissant une place importante à l'expression de cette altérité. Des souvenirs rapportés de vacances, une multitude d'objets et de bibelots témoignent d'un passé plus ou moins heureux. Les appartements sont souvent envahis d'objets accrochés aux murs de la salle à manger ou posés sur des étagères ou des buffets. Pris globalement dans un ensemble, l'intérieur

ouvrier ne diffère pas foncièrement. On n'y voit pas de grandes bibliothèques comme dans certains appartements au Corbu, pas d'encyclopédies, hormis *Tout l'univers* ou une encyclopédie médicale en dix volumes achetée dans une foire-fouille.

Quelques ordinateurs trônent parmi les habitants, seulement lorsqu'il y a des enfants jeunes, ou des étudiants. Autrement, l'ordinateur est un objet, non pas sans intérêt, mais dont on peut se passer. Ce n'est pas le cas pour le téléviseur, qui habite dans chaque logement, et parfois même dans chaque chambre. L'hyper-individualisme a conquis l'espace familial où certains foyers vont jusqu'à regarder le même programme dans des espaces différents.

Chaque nouvel aménagement s'accompagne d'un certain nombre de désagréments : mobilisation de l'ascenseur, détérioration involontaire des halls, bruits intempestifs de toutes sortes. Venant rompre l'équilibre de la tranquillité quotidienne, les bruits liés à l'installation sont perçus différemment suivant le côté où l'on se trouve. Si le nouvel arrivant est peu sensible aux bruits qu'il provoque, du fait notamment de son activité et de l'impossibilité à faire autrement, en revanche, le locataire supporte d'autant moins bien ces bruits qu'ils annoncent l'arrivée d'un foyer nouveau. Liés à un climat d'incertitudes, les bruits sont un facteur d'appréciation du nouveau locataire. Certains anciens locataires iront jusqu'à venir voir le nouvel arrivant sur un prétexte fallacieux. En réalité, il s'agit d'un premier contact à la manière d'un rite de salutation. Locataire depuis deux ans, cette habitante raconte la période de son aménagement.

" Quand on a percé, on a eu des voisins qui sont descendus (ou des voisins qui sont montés), enfin je sais pas. En premier, ça a été la chambre de la petite. Mais le problème c'est que c'est avec un perfo hein ! parce que avec un gros truc plus gros que la perceuse parce que comme c'est du béton. Alors ça fait du bruit hein ! On n'y est pour rien mais faut bien qu'on emménage. C'est ce que j'ai dit moi aux personnes qui sont venues, j'ai dit : " on est obligé de percer, il faut bien que j'installe mes meubles ". [...] Ouais, il y a lui là-haut, il est venu deux fois de suite, même jour, deux fois de suite. Ouais ! mais bon, on n'y est pour rien quoi, ils sont marrants les gens. Faut bien qu'on installe, faut bien qu'on s'installe. "

MAIS IL A SU QUE C'ÉTAIT VOUS ALORS ?

" Ah oui ! ben direct ! Ça devait se savoir de toute façon. Bon, ça je laisse faire, bon, je comprends aussi que ça embête certaines personnes, mais bon. "

Locataire depuis maintenant plus de vingt ans, cette dame raconte son arrivée au grand H et les déboires qu'elle a dû affronter avant de se faire accepter. En effet, l'acceptation n'est pas automatique. Même en logement locatif, les habitants finissent par prendre possession des lieux et de l'histoire des lieux. Ils ancrent leur vécu dans le souci d'une tranquillité, d'une harmonie, d'une certaine forme de " vivre ensemble " le plus paisiblement possible. C'est pourquoi tout nouvel arrivant est vécu comme potentiellement dangereux. Cela conduit parfois les locataires à entamer des pseudo-procédures de pétitions, comme il sera question plus bas.

" Au début, j'ai eu du mal à me faire accepter. On avait de ces commères alors, ouais, et méchant [...] Elle tapait après les radiateurs si les petits marchaient, si des, ouais, au début avec la voisine du dessous. Puis après elle s'est calmée. C'est vrai que je me suis pas laisser faire, hein ! parce que dis donc. [...] Après, on s'était bien... Je lui faisais bien ses commissions, comme elle pouvait plus marcher, tout ça, des trucs comme ça. Mais enfin au début, c'est elle c'était...Elle voulait faire voir qu'elle habitait là depuis le début et que c'est elle qui commandait l'allée. Voyez ! Mais là ce qu'il faut c'est pas se laisser faire. Et j'étais pas du genre à me laisser faire non plus. Alors ça a pété un petit peu. Puis après ça s'est clamé tout seul. "

L'acceptation d'un nouveau locataire passe par une série d'étapes informelles. Il semble qu'à une certaine époque, certains locataires avaient une réelle ascendance sur l'ensemble d'une allée. On pourrait même parler d'une position de leadership. Savoir s'ils étaient réellement écoutés est une autre affaire. Quoi qu'il en soit, ces personnes prenaient l'initiative de rédiger des pétitions à l'encontre des nouveaux locataires, lorsque ceux-ci étaient pressentis " dangereux " pour la tranquillité de l'allée. C'est le cas pour une famille monoparentale venue s'installer vers 1990. Peu de temps après son arrivée, qui coïncide également avec l'arrivée d'une famille maghrébine, ce foyer composé d'une mère et de ses deux filles adolescentes s'est vu l'objet d'une pétition ayant pour but de la renvoyer de l'immeuble.

La plupart du temps, ces actions ne visent qu'un niveau d'intimidation. Elles ne sont pas menées jusqu'au bout, étant donné le caractère partiel de la situation. L'Office public d'HLM ne reçoit pas ces lettres, ou les détruit. Le but — sans doute le seul but — étant que la famille incriminée prenne connaissance de cette action par l'intermédiaire de rumeurs et donc du pouvoir de cohésion de l'allée. L'intimidation portera ses fruits avec le temps. L'expression " mettre au pas " montre bien cette forme d'initiation imposée qui pourrait relever d'un rite de bizutage, puisqu'il s'estompe de lui-même.

" On sait pas qui s'est qui a signé. Les gens, ils sont faux. Tout le monde disait, enfin continuaient à faire des grands sourires : " bonjour ", et on recevait des lettres. [...] Après, il y a eu une pétition contre une famille, pareil, qui venait d'arriver et qui ne parlait pas avec beaucoup beaucoup de monde. Là, il y a eu une pétition comme quoi ils faisaient du bruit, ils étaient désagréables, ils étaient sales... "

LOGIQUE D'INSTALLATION

À plusieurs reprises, l'histoire de vie des habitants (des habitantes) était marquée par une même logique économique. Celle-ci prenait sa source dans la perte d'un emploi, la mise au chômage du couple, et d'une séparation. Le ménage, composé dès lors d'un seul adulte (toujours la femme) et de plusieurs enfants, se retrouvait dans la situation économique du seuil de pauvreté.

Lorsque les enfants sont en bas âge, et jusqu'à l'entrée en école maternelle, la mère de famille doit affronter le coût d'une assistante maternelle ou d'une crèche. Alors intervient le réseau familial qui offre une alternative sans laquelle il est impossible de retrouver un emploi.

Dans les situations que j'ai pu observer, la famille réduite arrive au grand H après une rupture ou un événement marquant. Il peut s'agir d'un divorce, d'une séparation, ou d'un internement en maison d'arrêt. Faute d'avoir un

emploi, le logement en HLM est accompagné de mesures d'aide spécifiques comme le RMI et l'allocation personnalisée au logement (APL) qui permet au ménage de se stabiliser. La garde des enfants est alors assurée par un membre de la famille élargi. Il peut s'agir d'une sœur, d'une mère ou d'une belle-mère. Jamais d'une amie.

La connaissance d'un parent est, semble-t-il, ce qui motive l'arrivée dans le quartier. Le point déterminant est que cette connaissance va offrir la possibilité de faire garder les enfants, ce qui permet à la personne d'occuper un emploi. Dans les exemples que j'ai pu voir, ces habitantes vivaient auparavant à Saint-Étienne, soit dans des cités, soit dans un logement privé, quand ce n'était pas un pavillon.

Le fait de pouvoir bénéficier d'un soutien familial concret est déterminant du point de vue du choix du lieu de vie, mais aussi dans la stratégie de la carrière professionnelle. Sans cette aide, les familles auraient été plongées dans la misère, au moins jusqu'à une plus grande autonomie des enfants.

Pour certains, le quartier de Firminy-Vert est l'objet d'un regroupement familial, résultat des carences en matière de politique sociale (notamment en matière de la garde d'enfants). Tout en permettant de consolider le lien familial élargi, cette logique renvoie inmanquablement au constat d'un regroupement perçu parfois comme une promiscuité familiale.

En situation de détresse, les familles ont tendance à se regrouper. Ces logiques d'installation ne sont pas forcément volontaires, mais sont la conséquence des carences en matière de politique sociale.

PROPOS REFLEXIFS 1

L'opportunité de changer de lieu de vie s'est faite concomitamment avec la prise de nouvelles fonctions pour mon père. Auparavant, il était salarié du secteur privé, et travaillait dans une petite entreprise du quartier. Avant cela, il avait tenté l'aventure de l'artisan en montant son entreprise de mécanique générale. Sans capital, cette aventure n'avait pas été bien loin, et une ardoise laissée par un client l'avait contraint à abandonner son affaire.

Puis il s'était reconverti un temps dans l'importation et le commerce des machines à fabriquer les pâtes, machines italiennes. Pour se faire, il avait collecté la totalité des finances familiales pour partir à Milan à la recherche du fabricant, sans connaître ni la langue ni la ville.

Cet esprit d'entreprise l'a conduit vers le fonctionnariat où il a occupé dans les années 1970-1980 le poste de contremaître dans une usine de retraitement des ordures ménagères. Ce passage de mon histoire familiale n'a d'autre but que de montrer les possibilités d'évolution sociale à cette époque.

Au même moment, un programme de logements sociaux prenait forme dans un autre quartier de Livry-Gargan, ma ville natale. Peut-être à cause de cette précarité du logement où nous étions, nous avons eu accès à un F4, que nous appelions F5, dans un immeuble à peine terminé au moment de notre arrivée. C'était en 1969, pendant les grandes vacances.

En juillet, nous étions parti en vacances, peut-être du côté des Landes. Lorsque nous sommes revenus, mon lit à barreau était devenu trop petit, il s'était passé quelque chose. Cela coïncidait aussi avec la fin de l'école maternelle, et j'allais rentrer au CP dans une école toute neuve également, celle de Benoît Malon.

Lorsque nous sommes arrivés mes frères et moi avec l'estafette de notre déménagement, nous avons découvert l'espace de cet appartement neuf, propre, immense. Les pièces résonnaient de cet écho que font les pièces vides. Nous avons posé dans un coin de la salle à manger les quatre chaises et le peu de mobilier que nous possédions. Rien de plus. Les pièces paraissaient immenses, tout comme l'immeuble de neuf étages avec son ascenseur. Nous vivions là un grand moment de l'ère moderne.

Rapidement, mes parents ont acheté un canapé et une salle à manger, chez Conforama à Bondy. Ils avaient trouvé des sommiers et des meubles cosy qui avaient été installés dans la chambre que je partageais avec un de mes frères aînés.

Comme à Firminy-Vert nous avons pris possession de l'espace urbain, des caves au terrain de jeu. Les heures passées aux pieds des immeubles, dans les cages d'escalier, dans les couloirs des caves, étaient pour nous le moyen de prendre possession des lieux, de construire notre histoire commune à travers des parties de gendarmes

et de voleurs. Ce qui me rapproche de Firminy-Vert c'est cette expérience singulière et pourtant commune à ceux qui ont vécu dans des grands ensembles sur la période des années 1970-1980. Par conséquent, j'ai le sentiment d'approcher de cette part indicible dont parle Pierre Sansot.

Daniel Picouly, dans son roman autobiographique, relate également cette prise de conscience de l'appartement. " Guy a obtenu une HLM à Villemomble, près de chez Pontet le casseur, grâce au piston d'un responsable du handball qui a le bras long à la mairie. [...] L'appartement de Guy et Monique est un F3, avec salle de bains et baignoire où on peu s'allonger, un balcon, des radiateurs, un chauffe-eau à gaz, une pelouse avec des massifs de fleurs jaunes et une place de parking réservée à mon frère. [...] Le Salon des arts ménagers continue à la cuisine. À part les cabinets, c'est la pièce la plus petite de la maison. Pourtant, c'est là que la famille se retrouve tout au long de la journée. Pas seulement à cause de la chaleur, des odeurs, de la cafetière léopard toujours sur le feu ou du morceau de pain dur à chiper, mais parce qu'on est certain que la m'am sera là avec son torchon ".

Cette tranche de vie que nous dévoile Picouly beaucoup l'ont vécu dans un assemblage plus ou moins similaire. Que se soit à Villemomble ou à Firminy, la vie en HLM n'est foncièrement pas très différente. Entre 1950 et 1970, le monde ouvrier a connu le même élan modernisateur ; entre 1970 et 1990, il a souffert des mêmes crises, du chômage, et de la dégradation progressive des cités. Depuis 1990, il prend conscience de l'étalement de la misère.

Le quartier

FIRMINY-VERT EST UN QUARTIER

Le quartier de Firminy-Vert se trouve à la périphérie d'une ville. " Si la ville est toujours le résultat de logiques politiques, économiques et sociales, leur dosage n'est pas indifférent à l'écoulement du temps " [Burgel, 1993, p. 55] . Avec le temps, la notion de quartier va recouvrir celle de cité.

La définition n'est pas toujours évidente. Ayant parcouru l'ouvrage de François Tomas, j'étais partie avec l'idée qu'il s'agissait d'une cité ou d'un grand ensemble [Tomas, 2003]. Selon son affirmation, il ne pouvait s'agir d'une cité spécifique, terme que j'ai donné à l'unité Le Corbusier. Firminy-Vert est bien un grand ensemble. Mais pour les habitants, il en est autrement.

Selon le dictionnaire, le terme de cité renvoie à la ville et plus particulièrement au corps politique. Ailleurs, il désigne la partie ancienne de la ville. Aujourd'hui, la cité renvoie plutôt à une population particulière (cité de transit). Aussi, l'absence de l'utilisation de ce terme par la population appelouse soulève un certain nombre de questions. En allant voir du côté du quartier, peut-être trouverons-nous la solution.

Le quartier est la partie d'une ville ayant sa physionomie propre et une certaine unité, nous dit le dictionnaire. Dans son sens militaire, le terme de quartier renvoie au cantonnement militaire. À prendre les deux termes, la notion de quartier est celle qui s'applique le mieux à notre unité spatiale. Les habitants l'ont compris avant moi et intégré. C'est une valeur qu'ils défendent comme en témoigne le récit de cette habitante.

“ Le quartier, ouais c'est le quartier. Mais moi c'est vrai que j'ai une copine qui vient du sud. Et elle, c'est que des bâtiments comme les Tilleuls, donc son quartier, elle dit quartier, c'est que des bâtiments de trois quatre étages, et pour elle ici c'est une cité parce qu'il y a des grands bâtiments en fait. Je sais pas si c'est la vision de tout le monde, mais je sais que pour elle c'est une cité. Enfin quand elle est venue là. Et je lui réponds, non c'est un quartier. Moi ça me choque, pour moi une cité c'est plus synonyme de délinquance avec une ségrégation, j'sais pas comment dire. Pour moi cité c'est plus péjoratif, enfin dans ma tête à moi. ”

On le voit, la notion de quartier accompagne d'ordinaire les ensembles de petits logements. Une série d'immeubles collectifs de faible hauteur sera appelée un quartier, ou sera intégré dans un quartier. Alors qu'un immeuble collectif de grande hauteur n'offrira plus cette vision de l'unité qui fait le quartier. Au Corbusier, les habitants n'appellent pas l'environnement de l'immeuble un quartier. Pour eux, c'est le Corbusier ou le Corbu. Ici, la nomination a été poussée davantage dans le sens de l'appropriation. Nous devons tenir compte également de l'espace physique car il est déterminant. La distinction qu'il faut faire du terme de quartier peut être affaire d'histoire. Le récit qui suit permet de mesurer l'écart dans la compréhension du terme.

“ A1 - Quand tu voyais une trentaine de gamins en bas, à l'époque.

A2 - Ouais, et pour eux ça devait être comme une cité, ils devaient se dire tient c'est une cité.

A1 - Ouais, c'était une ZUP, c'était à peu près une ZUP la Corniche. À l'époque c'était une ZUP, et y avait Logirel, donc Logirel ça faisait un quartier. Même ceux d'ici ils venaient pas à la Corniche. Au 23, ils ne dépassaient pas. Ah ouais, ils venaient c'était la bagarre. C'était notre quartier quoi. Fallait que personne... Comme nous on allait chez eux, là-haut, bon on se faisait massacrer. Ben quand ils venaient on les massacrait. Mais bon sans être vulgaire, sans être méchant...

A2 - Et pourtant tu t'entendais bien avec Claude qui habitait ici.

A1 - Ouais. Mais là aussi c'était un quartier là aussi. Nous on s'entendait bien, la Corniche s'entendait bien avec ici le grand H. Mais on s'entendait pas avec la rue Serpente et les Noyers. Donc ça faisait des petits clans, c'était sympa. Mais on se respectait. "

La notion de cité ou de quartier ne renvoie donc pas à une approche pragmatique mais à un contexte historique et social. Si l'on se penche sur la toponymie locale, l'on peut apercevoir trois " cités " autour de Firminy. Comme la cité Combe Blanche à Unieux, la cité Malaval au Chambon Feugerolles renvoie à une image ancienne des premières cités. Située dans un isolat péri-urbain, la cité Malaval comprend un ensemble de maisons mitoyennes, groupées par deux, toutes calquées sur le même plan, offrant une trentaine de logements. Chaque maison de plein pied possède un " bout " de terrain, à l'image d'une maison dénommée " Souparsou " qui rappelle sous une couleur patoisante toutes les difficultés et la ténacité nécessaire à l'acquisition d'un logis. Ici se côtoient des Algériens, des Polonais et des Français.

Cette cité, comme les deux autres, n'est pas constituée d'un ensemble d'immeubles. Il s'agit juste de maisons, souvent identiques à la base, et regroupées. C'est cette image de la cité qui, sans doute, sert de point d'appui aux représentations qu'ont les gens de Firminy-Vert. Reste qu'en dehors des termes, l'appropriation du bâti est une réalité souvent entendue.

" Le grand H c'est chez moi, c'est vrai. "

LE NOM DES BATIMENTS

Le nom est aussi le renom. Chaque bâtiment porte un nom, qui est peint en larges lettres sur un des pignons de l'immeuble. La plupart sont des immeubles collectifs de quatre étages, sans ascenseur, conçus sur le même

principe. Deux immeubles cependant font exception : la Tour, baptisée la Tour, qui ressemble en modèle réduit à la tour Montparnasse, et le grand H, qui s'appelle officiellement le Mail.

Les immeubles portent le nom de la rue dans laquelle ils ont été construits. La rue des Tilleuls décerne l'immeuble des Tilleuls, la rue des Peupliers décerne l'immeuble des Peupliers, idem pour la rue Serpente, pour la rue des Blancs bouleaux, et pour la rue des Noyers. L'immeuble de la rue de la Tour, décerne à la fois la Tour, et l'immeuble de la rue de la Tour. Celui du Cours des Marronniers a donné son nom à l'immeuble des Marronniers, plus haut, l'immeuble D s'appelle encore le Chicago (1 place de la Corniche). Reste l'immeuble C qui ne porte pas de nom. Selon certains habitants, il se nomme l'immeuble des hauts Noyers, mais les habitants de cet immeuble restent incapables de lui donner un nom. Cet immeuble est une copropriété.

On dira " Les Peupliers " pour parler de l'immeuble des Peupliers. Seul le nom " Le Mail " n'a pas été repris par la population qui continue d'appeler l'immeuble le " grand H ". La partie en copropriété s'appelle la " résidence Le Mail ", ainsi que le foyer des personnes âgées.

Les adresses postales nous renseignent davantage. On trouve ainsi : Résidence Le Mail, 12 cours des Marronniers pour le foyer des personnes âgées. En fait, les immeubles situés le long du Cours des Marronniers sont référencés par la Poste du 2 au 14.

Pour ce qui est du renom, chaque habitant est l'ambassadeur de son immeuble et de son allée. Ainsi, la cote pour un habitant du grand H commence par les immeubles à quatre niveaux des Tilleuls, des Noyers, de la rue Serpente et des Blancs bouleaux. Vient ensuite l'immeuble de la Tour, caractérisé par son calme et sa fréquentation. Enfin, les immeubles situés sur la rue de la Corniche, bien que de quatre niveaux, sont affublés d'une aura négative, tout comme le Chicago dont le nom évoque à lui seul les rapports qu'ont pu entretenir les habitants avant sa démolition partielle.

Pour le grand H, la cote varie selon l'allée du locataire. En général, les allées adjacentes sont moins bien perçues que son allée. La copropriété reste tout de même en haut de l'échelle des valeurs.

Cette variation dans les classements indique le caractère fluctuant de l'échelle des valeurs. En général, ici on est mieux que là-bas. Comme le note Jean-Claude Kaufmann lorsqu'il parle d'un " habit d'arlequin ", en se référant au fait que l'habitat en HLM recouvre une multitude d'histoires de vies et que chaque habitant vit ses particularités. Aussi, sur l'échelle du temps, les changements fréquents de locataires ont pour conséquence la perte de la connaissance d'éléments partagés. De sorte que les mémoires se réfèrent davantage au passé lorsqu'il faut faire appel à des souvenirs en phase avec la solidarité ou le lien social. Il n'est donc pas surprenant de constater que le passé porte en lui les traces d'un mieux être, que le présent n'a pas encore pu concevoir, faute d'événement.

LA GRANDE HAUTEUR

Le grand H est impressionnant de par sa hauteur. Compte tenu des 19 niveaux (deux niveaux de caves à partir de R+0), il mesure 50 mètres. Du côté des commerces, il faut ajouter quatre à cinq mètres.

Cette hauteur est d'autant plus spectaculaire que l'immeuble est isolé au milieu d'immeubles à quatre niveaux que la distance rend encore plus petits. Au loin on aperçoit l'unité du Corbusier, imposante, elle aussi, mais dont la distance n'offre pas la possibilité d'une comparaison immédiate. De sorte que les deux bâtiments sont perçus comme deux bâtiments frères. Du reste une carte postale donne raison à cette méprise en nommant Le Corbusier le grand H. La plupart des gens ne voient aucune différence.

À partir du neuvième étage, le traitement des façades est différent. Un bandeau vert clair sépare les niveaux inférieurs. C'est à partir du neuvième étage que l'Office public d'HLM commence à avoir des difficultés à louer. Plus on monte, plus les gens ont peur. Un des locataires a installé des barrières à toutes les fenêtres de son logement. Cette peur du vide est, selon les anciens locataires, moins compréhensible qu'auparavant, lorsque les façades n'étaient constituées que de plaques vitrées. Selon le gardien, les 16^{ème} et 17^{ème} étages sont les plus durs à louer.

Cette appréhension ne se retrouve pas au Corbusier, car la septième rue (correspondant au 16^{ème} étage) est aussi celle qui est la plus appréciée. Au Corbusier, la hauteur physique est également représentative de hauteur sociale. On perçoit donc la question différemment dans les deux bâtiments. Étant donné qu'il n'y a pas de mixité sociale au grand H, la distinction par le niveau de résidence n'a aucun sens.

Les locataires choisissent de préférence les niveaux inférieurs, même si habiter au 14^{ème} étage procure l'avantage d'une vue dégagée sur le paysage et les maisons individuelles poussant tels de petits champignons. La remarque d'Edward T. Hall que j'ai déjà souligné ailleurs est ici pertinente. " Une mère ne peut pas surveiller ses enfants quand ils sont sur un terrain de jeu quinze étages plus bas " [Hall, 1971, p. 208].

L'UTILISATION DES CAVES

Chaque " allée " possède un nombre de caves identique au nombre d'appartements. Dans l'allée 10 il y a 33 appartements, et 34 caves. Un des appartements est jumelé avec le foyer pour personnes âgées (FPA), et sert de logement de fonction au directeur.

Les caves sont situées sous le premier niveau d'appartement, et ne sont pas au sous-sol. À chaque allée correspond un nombre de caves. L'entrée se trouve au niveau de l'entrée principale de chaque allée, avant ou après les ascenseurs. Une autre série de caves se trouve à l'étage supérieur. Dans l'allée 8, une série de caves donne dans le sous-sol, au niveau de la chaufferie et du local du gardien.

Dans l'allée 10, il faut monter un demi étage et ouvrir une porte métallique fermée à clef. Un petit couloir dessert l'ensemble des caves. Celles-ci forment des espaces d'environ 1,50 x 2 mètres fermés par des portes en lattes de bois très rudimentaires. Un cadenas ou une chaîne cadenassée assure la protection des objets laissés dans la cave. On y trouve des pots de peinture, des vélos d'enfants, une baignoire de bain de nourrisson... Une cave est partagée avec les voisins. D'autres sont ouvertes et sont utilisées par les enfants comme lieu d'aisance.

" Pourtant il y a des toilettes vers le rond ? "

“ Oui, me répond Noémie, mais c'est pour les clochards. ”

Pour l'Office d'HLM comme pour le gardien, il est difficile d'attribuer à un nouveau locataire une cave. Ceci en raison du fait que certains locataires s'attribuent plusieurs caves. Une cave vide sera cadénassée sans autre forme de procès.

Cette pratique est peut être à rapprocher du “ partage ” des espaces sociaux dédiés aux “ clubs ” au Corbusier. Le besoin de posséder un espace supplémentaire relève de la transgression et donne le sentiment d'un pouvoir supplémentaire — donc d'une distinction — par rapport aux autres locataires.

Durant une période les caves ne furent plus utilisées car elles étaient systématiquement vandalisées. De sorte que les locataires n'y entreposaient jamais d'objets de valeur, y compris des vélos. Un local spécialement réservé aux vélos offre une plus grande sécurité. Au Corbusier, les habitants entreposent leur vélo sur leur loggia et leur moto dans la rue devant leur porte d'entrée.

LES ENFANTS JOUENT

Ce sont les enfants qui maîtrisent le mieux les espaces publics et privés de la collectivité. Eux ont le temps d'aller fouiller dans les recoins. Par le jeu ils finissent par connaître tous les recoins. Dans leur allée, ils stationnent et jouent avec les tuyaux et les gaines. La colonne sèche sert de barre sur laquelle on se pend par les mains. Les barrières en tube servent à jouer au cochon pendu. D'ailleurs la peinture est partie. On grimpe, monte, tourne, saute... L'entrée est surveillée, les allers et venues offrent l'occasion de parler. Le voisin arrive avec son chien, les enfants saluent le chien. C'est l'occasion d'un ragot : le voisin fait boire de la bière au chien. Lui, c'est le voisin de tel étage. Les enfants ont une connaissance du monde qui les entoure. Ils savent si untel est du coin ou non. Ils jouent et se regroupent par allée.

Dans l'échelle des valeurs, habiter à la Corniche est l'endroit le moins apprécié. Julien a vécu à la Corniche lorsqu'il est arrivé de Saint Etienne. “ Là-bas, c'est bruyant, ici c'est plus tranquille ”. Trois gamins d'âge différents

jouent ensemble, tuent le temps. En juillet, beaucoup sont partis en vacances et en attendant leur retour, les enfants traînent. La grande sœur est allée à la piscine. “ Ici, me dit Alisson, on a mieux de place pour vivre ”. Elle est née à Firminy-Vert, et a vécu dans l'immeuble de la rue Serpente avant d'arriver au grand H. Les enfants me font visiter les caves, les boîtes aux lettres, m'expliquent le fonctionnement des ascenseurs. Ils s'ennuient. “ Dites-nous ce que vous voulez savoir ? ” Moi, j'ai choisi de les tutoyer. “ C'est normal me dit Noémie, on est des enfants. Elle a neuf ans. Julien a treize ans, et Alisson a 7-8 ans.

Pour entrer dans l'immeuble, les enfants sélectionnent un appartement, celui d'une vieille dame. “ Qui s'est ? ”, “ C'est les voisins du troisième ! ”. D'autre fois, il suffit d'appuyer au hasard et de dire “ C'est moi ! ”, tout le monde n'a pas la télévision allumée, branchée sur le 0, 7 ou la 27 (tout dépend du réglage), prêt à regarder par l'œil électronique fixé dans les chiffres de l'allée. En fait, peu de gens utilisent la caméra pour voir qui vient leur rendre visite. D'une part parce que l'angle de vue fixe un poteau qui empêche de voir la personne devant l'interphone. D'autre part, parce que cela nécessite d'avoir son téléviseur allumé en permanence, ce qui n'est pas le cas pour tous les locataires.

Les enfants sont plus ou moins surveillés par leurs parents, surtout leur mère. De la fenêtre d'une chambre elle peut appeler sa progéniture. D'autres enfants ne sortent jamais. Sitôt l'école terminée ils s'engouffrent dans leur appartement pour ne plus sortir. Certaines mères ne laissent jamais sortir leurs enfants seuls. Cette pratique est quasi-absente jusque dans les années 1990.

LES JEUNES “ GLANDENT ”

L'ouvrage de psychosociologie de Joëlle Bordet traite des “ jeunes ”, notion qu'il faut d'emblée critiquer tout comme celle de “ cité ”. Pierre Bourdieu nous a en effet enseigné que la jeunesse n'était qu'un mot et que “ la frontière entre jeunesse et vieillesse est dans toutes les sociétés un enjeu de lutte ” [Bourdieu, 1984, p. 134]. Joëlle Bordet précise qu'elle a effectué son travail auprès de cinq familles et a recueilli quinze entretiens semi-directifs, ce qui montre que la qualité n'est pas une affaire de quantité.

Vouloir consigner la cité et faire d'un exemple une généralité est bien là l'affaire d'un psychologue. En revanche, l'ethnologie nous a appris toutes les particularités, toutes les spécificités qui font qu'un quartier possède sa propre identité, sa propre histoire, et qu'on ne peut en finalité prétendre étudier la cité ou les jeunes de la cité de manière générale comme si toutes les cités et tous les jeunes de cités vivaient et exprimaient la même chose.

Bien sûr il y a des constantes que l'on retrouve. Je perçois moi-même beaucoup de points communs entre ma propre histoire en cité HLM et celles que m'ont racontées mes informateurs. Pour autant, il faut se méfier des apparentes visions communes, et plutôt que de dire : voilà comment cela se passe dans toutes les cités, voilà comment vivent les jeunes, je préfère dire : voilà ce que j'ai vu dans cette cité. Il appartient au lecteur d'en construire sa propre généralité en fonction de sa vision du monde.

L'étude assez complète de Joëlle Bordet fait apparaître les relations ou l'absence de relation entre les jeunes et les adultes. " Ces adolescents sont l'objet de représentations imaginaires, peu d'habitants et de responsables d'institution ont des représentations construites et objectives de ce qu'ils vivent et des modes d'action à développer envers eux " [Bordet, 1998, p. 57]. Cela est sans doute généralisable, mais il ne faut pas sous-estimer l'intérêt que portent sur eux certains adultes, qui peuvent être par ailleurs travailleur social, agent de sécurité, etc. Les représentations trouvent dans ce cas un ancrage professionnel.

L'auteur met l'accent sur les représentations subjectives que véhiculent les adultes entre eux. Comme j'ai pu le voir, lors d'un acte de vandalisme par exemple, le discours entretenu et largement diffusé s'appuie sur des suppositions plutôt que sur des certitudes. De cela découle une vision erronée et partielle dans laquelle les jeunes sont toujours mis à l'index.

D'abord, le groupe des jeunes est toujours indifférencié quant à leurs âges et leurs provenances. Leur histoire est construite sur des représentations fantasmatiques : ils n'habitent pas le quartier, l'âge oscille entre 14 à 25 ans.

Cette construction imaginaire n'a pas besoin d'un étayage car " les adolescents sont devenus des cibles de stigmatisation, ce processus leur permet [aux adultes] de tenir à distance leur peur du chômage, de la drogue, de la " galère " pour eux-mêmes et pour leurs propres enfants " [Bordet, 1998, p. 58].

Ici, les jeunes dans l'espace public constituent un ensemble indifférencié qui se compose exclusivement de jeunes d'origine maghrébine. Ils forment ainsi une sorte de bouc émissaire sur qui retombent les vicissitudes de la vie quotidienne. Comme dans tout processus symbolique, la victimisation s'inscrit dans un rapport complice où la provocation concourt à entretenir le mécanisme [Eiguer, 1996]. Ainsi, les " jeunes " sont l'objet d'une attention particulière qu'ils cherchent à entretenir.

Une mère de famille raconte :

" L'autre jour, j'étais scandalisée quoi. Je disais : " mais attend ". Les enfants, on a été obligé de les faire rentrer parce qu'ils allaient se battre, c'est pas a peine. Et en plus ils narguent, ils passent devant vous et ils vous narguent. C'est fou. "

Joëlle Bordet analyse bien la constitution des réseaux d'échanges mis en place entre les jeunes et les réseaux de trafic où se mêle la nécessité de trouver de l'argent et le besoin de prouver son existence.

" La duplicité, alliée à des explosions de violence et de vandalisme, devient un des traits dominants de leurs relations avec les acteurs sociaux " [Bordet, 1998, p. 61]. L'analyse psychosociologique met bien en lumière les traits caractéristiques des adolescents qui, acculés dans les retranchements de la cité, n'ont d'autres possibilités que de s'exprimer par la violence.

On notera des dégradations, des feux de poubelle, centrées sur l'allée 10 du grand H. Les autres allées sont relativement épargnées.

" Le terme de duplicité désigne cette double relation des jeunes aux représentants de la société : ils cherchent à la fois à acquérir une reconnaissance sociale interne et externe à la cité, et à disposer d'un capital de ressources par leurs activités clandestines " [Bordet, 1998, p. 61].

Je regrette dans l'ouvrage de Joëlle Bordet l'absence d'une démarche " constructive " chez les jeunes. Nordine Touil en fait l'écho dans un travail de recherche qui implique également une partie de lui-même. L'histoire qu'il révèle de l'immeuble baptisé " Logirel " et qui faisait partie du quartier de Firminy-Vert focalise sur le

rapport des jeunes au territoire. Liée à la pratique de la musique, l'occupation de l'espace est indissociable d'une marque du territoire, et finalement, d'une surveillance de celui-ci.

On retrouve ici toute la dimension culturelle qui finit toujours par prendre au corps les habitants d'un lieu. Avec le temps, chacun prend possession de l'espace qu'il occupe, et devient le médiateur de cet espace. Lorsque l'immeuble Logirel est rasé (ainsi que les garages) il se produit une prise de conscience sur un impossible retour à un état antérieur. Finalement, on aime là où on habite.

Une des fonctions des bandes de jeunes n'est-elle pas de surveiller (protéger) leur quartier, leur allée et leur immeuble ? Par leur présence quotidienne dans l'espace public, les jeunes offrent une certaine garantie de sécurité dans la mesure où leur présence réduit la délinquance à un feu de poubelle ou à une vitre brisée. L'entrée d'un étranger dans l'espace public est toujours perçue³. Peut-être s'agit-il d'une contrepartie plus ou moins symbolique.

Nordine Touil montre deux choses : les jeunes ont tendance à occuper un même lieu, et cette occupation se transmet à travers les générations. Cette habitude se transforme en habitus, et ils finissent par incorporer l'endroit comme faisant partie d'eux-mêmes. Pour cette raison, les tentatives de délogement n'aboutissent pas.

Ensuite, leur présence relève d'un véritable " gardiennage des lieux " au sens où l'arrivée d'un étranger est toujours jaugée avant d'être acceptée. " Cependant, sur ce territoire, il est un rôle que de nombreux jeunes ont joué, puisqu'il s'agissait de permettre ou d'interdire, de " faire passer " ou " faire entrer " des personnes à l'intérieur de celui-ci " [Touil, 1997, p. 94].

Cette hypothèse doit nous permettre de prendre en compte l'arrivée sur Firminy d'un groupe de " médiateurs " dont l'une des fonctions ne vient-elle pas remplacer cette partie du rôle social incombant de manière tacite aux groupes de jeunes ? Sans négociation préalable, cette perte de pouvoir ne peut être acceptée.

³ On verra cette même fonctions auprès des joueurs de boules.

L'ESPACE PUBLIC

L'espace public de Firminy-Vert est vaste, mais son utilisation reste soumis à des codes et des valeurs qu'il faut pouvoir déchiffrer, car l'espace n'appartient pas à tout le monde.

Ce qui frappe le plus lorsque l'on arrive à Firminy-Vert c'est la grande place sous la Tour qui sert de terrain de boules. Cet espace est figé dans la journée et au moment des tournois de pétanque. Le club de pétanque est implanté au sous-sol de la Tour, juste à côté de la laverie automatique communale.

Il se compose d'un rez-de-chaussée converti en bar et d'un étage qui sert aux bureaux. L'espace des boulistes est délimité par une ceinture rectangulaire. Tout au long de celle-ci, se trouvent des poteaux munis de patères que les boulistes utilisent pour mettre leur veste et leur sacoche vide (parfois un sac contenant une bouteille de vin). Des bancs ceinturent le terrain, ils sont utilisés principalement par les plus vieux et par les triplettes lorsque ceux-ci viennent se reposer.

Les parties de pétanque se font par triplettes, chaque joueur ayant deux boules, et par doublette, chaque joueur ayant trois boules.

Lorsqu'une personne arrive, généralement un homme, il vient serrer la main de ceux qui sont sur le terrain. Assez machinalement, certains ne regardent pas et tendent leur main d'un geste habitué.

Impossible de ne pas faire attention à un nouveau, comme moi par exemple. Les regards dans ma direction sont fréquents. Je connais Monsieur Pichon à qui je viens serrer la main. Par son intermédiaire, ma situation deviendra plus claire aux yeux des autres qui inmanquablement vont se renseigner auprès de lui. Du coup, il va acquérir un statut particulier vis-à-vis de moi et des autres. Il est déjà copropriétaire.

Cet espace est généralement utilisé par des hommes, très peu de femmes jouent aux boules. Ce sont des habitués. Deux à trois triplettes se forment vers 14 heures, pour former vers 17 heures six à huit triplettes (une trentaine de personnes), auquel il faut ajouter ceux qui regardent et sont assis sur les bancs. Une quarantaine de personnes sont réparties dans cet espace public de jeu d'adultes.

Les mères avec des enfants en bas âge utilisent l'espace en dessous, qui forme un couloir du grand H vers le terrain de tennis. Les enfants jouent au vélo devant leur mère, celles-ci sont assises sur les bancs faisant dos au terrain de pétanque. Par deux, trois ou quatre, elles parlent entre elles. Elles se font la bise lorsqu'elles arrivent. Les bancs de cette allée sont encore occupés par des personnes âgées, parfois par deux, elles s'assoient et discutent un peu à l'écart du terrain.

Entre le grand H et le terrain de pétanque se trouve un espace public arboré et formé de petits enclos dans lesquels se trouvent des bancs et des tables. Les tables sont inutilisables si l'on est assis sur un banc. Tout le mobilier est fixé dans le sol. Sur les tables figurent des damiers que les personnes n'utilisent pas. Sans doute à une époque, ces jeux étaient utilisés (échecs ou dames ?).

Cet espace se trouve à proximité du foyer des personnes âgées qui l'utilisent prioritairement, surtout celles assises en fauteuil roulant.

Des arbres offrent de l'ombre, et les allées ne donnent pas directement sur ces places de sorte que les enfants ne passent pas trop près des personnes âgées.

En haut, un espace que je nomme agora est utilisé par des " Marocains " qui viennent s'installer sur les bancs, certains s'assoient sur la table, et discutent plusieurs fois par jour.

La proximité du grand H est utilisée par les enfants à partir de 6 ans, et les adolescents. Le parterre est plat et recouvert d'un macadam rouge qui offre la possibilité de faire du patin à roulettes, de la planche à roulettes et du vélo, de jouer au ballon, ou de " glander " vers les escaliers ou dans les recoins des halls d'entrée.

Le rond ou centre elliptique est la proie des voitures. D'un côté il y a un parking qui est utilisé par les véhicules dont les propriétaires utilisent les services du kiné, ou du médecin. Ceux qui vont au tabac ou à la boulangerie stationnent tout près des boutiques, et ne sortent que l'espace de leurs achats. Ils entrent dans le rond par une entrée, stationnent rapidement et repartent en empruntant le circuit prévu. Ce ne sont pas forcément des habitants de Firminy-Vert. Un bar sert de lieu de rendez-vous, de lieu ouvert, de lieu de convivialité.

On trouve aussi un bureau annexe de la police, ouvert deux jours par semaine à " l'heure de l'apéro ".

Sous le grand H, se trouve dès l'origine un magasin Casino. Les gérants habitent alors dans l'unité Le Corbusier. Cela est révélateur de l'image que renvoie à la fois Le Corbusier et Firminy-Vert.

Aujourd'hui, l'espace est divisé en trois : l'association des Relais du Cœur, ouvert en hiver, un commerce de viande, et un local de la ville, ouvert rarement.

Chaque espace est contrôlé et réservé à un type de population. Par exemple, les femmes n'utilisent pas le terrain de boules, elles n'ont rien à y faire, pas même promener leurs enfants devant. En journée, les boulistes les plus jeunes sont également les chômeurs. Les voir jouer toute la journée n'est pas un exemple à donner aux enfants. Pour cette raison, les jeunes mères vont jusqu'à disputer leurs enfants lorsque ceux-ci partent jouer en dehors de l'aire qui leur est réservée, c'est-à-dire près du grand H et entre le terrain de basket et le terrain de boules, dans cette allée.

Il y a donc des espaces réservés aux hommes et des espaces réservés aux femmes, d'autres aux enfants, d'autres aux vieillards, d'autres aux Marocains.

De même, les allées formant des lignes droites ou parfois sinueuses ne sont pas toujours appréciées à leur juste valeur. La plupart des habitants dédaignent le projet urbain lorsqu'il s'agit de gravir la pente qui mène du rond à l'allée des Marronniers. En effet, le piéton ou la poussette se frayent un chemin directement à travers la pelouse. Pour le piéton, la ligne droite sera plus particulièrement appréciée ; pour la poussette, ce raccourci " informel " procède du bon sens plutôt que de l'esthétique du parcours.

En me rapprochant des écrits antérieurs, je souligne cette régularité qui marque le quartier. " La cité, nous dit Joëlle Bordet, comme ses habitants, est isolée. Elle ne rentre pas en " synergie avec le reste de la ville ". Les manifestations culturelles et/ou sociales auxquelles participent les habitants de " Acacias " se déroulent au cœur de la cité, rarement au centre ville " [Bordet, 1998, p. 143].

Hormis la vogue et les efforts que la municipalité met en œuvre pour disposer ça et là un manège, les grands rendez-vous annuels ne concernent que le centre du quartier (le terrain de boules). C'est, par exemple l'Euro

pétanque au début de l'été, ou depuis quelques années, la diffusion d'un film en plein air sur grand écran. Reste que ces événements offrent peu d'occasions de rapports avec le reste de la ville.

Le club de tennis est un bon exemple pour montrer qu'une lecture trop rapide du quartier écarte le cloisonnement de sa population. En effet, situé sur un terrain appartement autrefois aux Houillères, le club municipal de tennis renvoie à un ensemble de distinctions sociales qui n'entrent pas en rapport avec la population du quartier. Un des adhérents, habitant par ailleurs dans l'unité d'habitation Le Corbusier, confirme par sa position de cadre que la pratique de tennis est avant tout affaire de statut social et professionnel [Bourdieu, 1979]. Aussi, il n'est pas surprenant de ne voir aucun "jeunes" du quartier, ceux-là préférant stationner dans les cages d'escalier ou sur les bancs de l'espace public. "L'habitus engendre des représentations et des pratiques qui sont toujours plus ajustées qu'il ne paraît aux conditions objectives dont elles sont le produit" [Bourdieu, 1979, p. 271].

L'ESPACE PRIVE SECURISE

Si l'espace public est un enjeu politique certain, qu'en est-il de l'espace privé ? On pourrait penser que l'habitat privé appartient à celui qui y demeure. Or, le quartier de Firminy-Vert, y compris l'immeuble Le Corbusier, comprend 1 849 logements dont près de 80 % sont des logements sociaux. Le locataire d'HLM n'est pas propriétaire de son logement. Cette évidence se retrouve dans un paternalisme sécuritaire que j'ai pu voir apparaître durant ma recherche.

Courant novembre, alors que j'arpente les allées du grand H, mon regard s'arrête sur une affiche collée à côté des boîtes aux lettres. L'en-tête de la ville de Firminy atteste qu'il s'agit d'un document officiel. "Attention" est-il écrit en titre. "Des escrocs essaient d'attirer votre confiance en se faisant passer pour des employés de la mairie. Ils peuvent vous téléphoner ou vous convaincre d'ouvrir votre porte". La déclaration de la lettre conserve cet aspect de méfiance tout au long du texte. "N'ouvrez pas à n'importe qui. Ne gardez pas une grosse somme d'argent chez vous. Au téléphone, n'hésitez pas à raccrocher si vous n'identifiez pas votre correspondant".

Ces recommandations émanent du service Médiation de la ville, dont les locaux se trouvent dans la première rue de l'unité Le Corbusier. L'effet d'annonce a eu pour première conséquence le repli sur soi de quelques locataires, qui, me voyant frapper à leur porte n'avaient d'autres réflexes que de tourner leur verrou à double tour. Effet désagréable s'il en est. Et malgré les rumeurs d'actes malveillants dans le quartier, posons nous la question de savoir à quelles fins ce genre d'action répond-il ?

La forme même du discours laisse sous-entendre beaucoup de choses, sans donner la possibilité de vérification. Lorsque le texte de cette lettre est repris mots pour mots dans l'organe municipal, il n'est plus question de douter qu'il s'agit bien de promouvoir le service de Médiation.

Quelques jours plus tard, l'office public d'HLM diffuse dans les boîtes aux lettres du 6-8-10 cours des Marronniers, une note à l'attention des locataires. Celle-ci rappellent d'une manière sèche et sans ambiguïté l'interdiction de jeter des objets, des " mégots de cigarettes " ainsi que des " détritrus alimentaires " par les fenêtres.

Alors se mêlent et s'additionnent les invectives " symboliques " que les locataires finissent par déchirer et jeter sur le sol. Si certains prennent peur, d'autres sont agacés par ces formes infantilisantes de rappel à l'ordre ou l'incivilité et l'insécurité sont placées sur le même front (et surtout traités de la même manière, c'est-à-dire sans contact humain). Or, la poignée de main, comme dans tout milieu populaire, scelle l'amitié et la franchise.

Nous sommes à la frontière des espaces public et privé. Le bien-être des citoyens, locataires de surcroît, qui n'a jamais été source d'intérêt de la part des pouvoirs publics, se retrouve aujourd'hui au centre d'enjeux et d'attentions dont le foyer se situe pour tous au cœur de l'église Le Corbusier.

Depuis septembre 2003, les projecteurs des médias sont braqués sur cette église dont l'issue trouve enfin sa voie après plus de trente ans d'arrêt des travaux. Firminy vit un moment exceptionnel à plus d'un titre. C'est une chose exceptionnelle de terminer un bâtiment conçu dans les années 1960 et commencé en 1970. C'en est une autre que ce bâtiment porte la signature de Le Corbusier, mort en 1965. Car l'enjeu est d'inscrire le patrimoine bâti Le Corbusier au rang du patrimoine mondial. C'est-à-dire que le quartier de Firminy-Vert se devra d'être à la hauteur.

Les gens

LE JEU DE BOULES

L'espace consacré aux jeux de boules se trouve au centre du quartier, et occupe une place importante. Entre le grand H, le Rond et la Tour, il offre une vision complète de cette partie du quartier, où immanquablement la plupart des habitants doivent passer. De sorte que les boulistes, tout en étant à leur jeu, peuvent observer la vie du quartier, les allers et venues et tirer des commentaires sur leur point de vue. Il y a bien plus à dire que ce que veut en dire Pierre Sansot. " Le jeu de boules se développe grâce à une vie sociale chaude, fraternelle qu'il contribue ensuite à développer et à rendre plus intense, plus colorée " [*ibid.* p. 155].

À mon sens, il s'agit d'une vision idyllique, qui évacue tout rapport de domination que l'on peut pourtant apercevoir en menant une observation des lieux et des gestes. Dans cet espace social où " l'homme a le bonheur de rencontrer l'homme " [*ibid.* p. 155], se joue une dimension fondamentale du rapport à l'appropriation de l'espace et à l'équilibre social.

Sansot pose le rapport à l'espace lorsqu'il évoque cette " esplanade qui sert à tout le monde " [*ibid.* p. 155]. Le rapport à l'espace public reste conditionné à l'utilisation de celui-ci par une certaine tranche de population. La plupart du temps, l'espace est occupé par les boulistes : cette occupation du sol renvoie à mon avis à une hypothèse selon laquelle la présence quasi-quotidienne relèverait davantage d'une revendication au droit du sol par rapport à une population absente (en majeure partie) du terrain de boule, mais présente dans le discours et

les esprits. Il s'agit principalement des Maghrébins, Algériens, Marocains, Tunisiens, la distinction de la part des gens n'est pas évidente.

D'abord, lorsque l'on entre sur le terrain de boules, il faut y avoir été invité. Soit, les joueurs présents vous connaissent, soit ils ne savent pas qui vous êtes. Dans les deux cas, le salut par une poignée franche est souhaité si l'on ne veut être pris pour un “ mépriseur ” du monde populaire. Le contact par le touché permet de sentir l'importance du rapport physique à tout type d'objets.

Il y a très peu de Maghrébins sur le terrain de boules, deux ou trois tout au plus sur une population qui avoisine parfois la soixantaine. Or, dans le discours même des habitants, cette présence est perçue de manière intense et redondante. “ Faut compter combien on est de français dans l'allée ” me dit un bouliste à l'occasion d'une visite chez lui.

Par conséquent, seuls ceux qui ont intégré les valeurs collectives du quartier ont l'autorisation de jouer aux boules. Les plus vieux s'assoient sur les bancs et regardent sans regarder. Ils discutent entre eux. L'été, le “ coin des Marocains ” se situe sous quelques arbres, sur une petite place juste à côté du foyer des personnes âgées. En hiver, ce coin migre sur un banc situé à l'opposé du terrain de boule, et qui reste au soleil.

Sansot aborde aussi la notion de respect. Le jeu, dit-il, est soumis à des règles strictes. Un joueur excédé de voir le jeu ne pas commencer lance : “ Alors ! On joue aux boules ou on s'amuse ? ” Un cercle est formé à l'endroit du dernier but afin que la nouvelle partie prennent position dans l'espace. Il est interdit de mordre sur le cercle. Les points sont accordés aux boules les plus proches du but. Pour cela, il est parfois nécessaire de relever la distance à l'aide d'un mètre, car le millimètre compte et donne lieu à des discussions parfois tendues. “ Je le voyais bien, il y avait deux millimètres de plus ”. Les spécialistes ont l'œil, et certains ne démordent pas de leur mauvaise foi. À d'autres moments, l'équipe adverse sort le mètre pour contre-mesurer. Ces provocations illustrent davantage les enjeux du jeu de boules à la manière où sortir de sa condition ordinaire d'homme nécessite une acceptation qui ne va pas forcément de soi. “ Le jeu de boules, pour sa part, nécessite, lui aussi, l'entraînement et exige la faculté de se concentrer. Mais il admet davantage et il rend admirables ces moments de réussite où le joueur se hisse au-

dessus de sa condition ordinaire " [*Ibid.* p. 160]. Le respect du terrain est aussi une affaire sérieuse. On ne crache pas par terre, ce que les musulmans font, car on n'avale pas sa salive dans l'esprit du Coran.

Sans pour autant qu'il y ait une guerre, l'affrontement entre les équipes est réel. Peut-être s'agit-il de sauvegarder la face à la manière goffmanienne, bien que la réputation soit l'affaire du quartier, et que depuis longtemps chacun a su se positionner par rapport aux autres. Le jeu de boules " est l'expression d'un monde où la vie sociale est intense, où le jeu et le travail, le loisir et l'habitat cohabitent naturellement, populairement, jovialement " [*Ibid.* p. 162].

Les femmes ont peu leur place. Deux ou trois femmes viennent surtout à partir des beaux jours et font équipes sur le terrain. D'une façon générale personne ne traverse cet espace durant la journée, et les femmes qui sortent de la Tour empruntent consciencieusement un parcours exempt de ligne directe. Les enfants non plus n'ont pas le droit d'aller jouer sur le terrain de boules. Certains parents en font la recommandation et rappellent à l'ordre les enfants qui se rapprochent trop près du terrain.

Comme je l'ai dit, du terrain on peut suivre du coin de l'œil la vie du quartier. Inversement, les femmes des boulistes peuvent surveiller leur mari de la cuisine ou de la chambre. À la manière d'un spectacle gratuit, les personnes âgées du foyer du grand H viennent parfois s'asseoir sur un banc et regarder avec plus ou moins d'attention l'effervescence des parties. Ce qui compte surtout c'est d'être présent et de participer à sa manière à la vie du quartier.

" J'y vais, ouais, quand il fait meilleur. J'ai eu joué quand il a fait froid. Aux débuts, on est mordu, on se découvre, on sent qu'on est doué. Quand on réussit, on a toujours envie de remettre ça. "

Pour cet ouvrier devenu chômeur, le jeu de boules est à la fois un moyen légitime de sortir de chez soi aux heures où les autres travaillent, et un moyen de se sentir encore utile à quelque chose. Assez rapidement, la passion vient s'installer en une routine quasi-quotidienne. Les joueurs s'attendent et se lancent des rendez-vous lorsqu'ils se croisent.

“ Alors dès fois on se croise comme ça : Alors, tu le joues l'euro tout à l'heure ? Ou ce soir. C'est sympa, il y a une bonne ambiance. Vous jouez une fois ou deux et puis après vous connaissez beaucoup de monde. Je ne joue pas simplement qu'avec ce monsieur, non, non. Les quatre premiers, allez ! on jette les boules. C'est vos boules ça ? Ben, t'es avec moi, je suis avec eux, ça se passe comme ça, c'est super. ”

Le bonheur de jouer ensemble c'est aussi celui d'entretenir un réseau où chacun demande des nouvelles de ceux qui disparaissent un jour. Il est peut-être rassurant de savoir qu'au moins quelqu'un s'enquerra de vous un jour de maladie ou devant la mort. Lors d'une visite au cimetière de Firminy, en janvier, une foule nombreuse se tasse devant l'entrée pour rendre un dernier hommage à un disparu. La plupart sont âgés, mais j'aperçois aussi des jeunes. Je m'approche et je demande de qui s'agit-il ? Mon voisin me répond : un ancien joueur de boules.

LE BONHEUR D'HABITER ENSEMBLE

Selon Sansot, “ il existe un bonheur d'habiter ensemble ” [Sansot, 1985, p. 245]. Le terme “ d'habiter ensemble ” renvoie à la notion d'unité de voisinage et à la notion de quartier. Le “ sentiment d'appartenance des habitants ” d'un même quartier relève d'une difficulté majeure qui réside dans sa délimitation ” [Sansot, 1985, p. 246]. Le quartier n'est pas délimité, du moins dans l'esprit des gens dans le fait que “ nous devons donc, assez paradoxalement, faire droit à l'importance de la dimension territoriale et cependant admettre qu'elle échappe à un travail strict de qui en compose la partie humaine ”.

Ce qui entre dans ce sentiment d'appartenance, c'est une part collectivement partagée de l'histoire du quartier et des hommes qui le compose. Les événements de la vie courante sont opaques aux yeux du chercheur qui ne réside dans le quartier que le temps de son enquête. Sansot nomme “ l'opacité fondamentale ” cette somme de petits riens qui fondent et charpentent la structure sociale du quartier. La présence d'un petit vieux n'est rien si l'on ne connaît pas son histoire, si de sa vie de mineur à Firminy l'on omet de savoir que sa vie à participé à celle de la communauté de faits, et que ce regard bienveillant et usé est également le témoin d'une histoire collectivement partagée à travers les récits familiaux et notre propre vie.

L'importance de cette hypothèse se retrouve dans ce que Sansot nomme la " part abyssale " d'un quartier, d'une société ou d'une nation. " Une nation recréerait à chaque instant un invisible et, paradoxalement, se reconnaîtrait. Il lui serait nécessaire, pour être, de ressusciter, à chaque instant, cette part abyssale " [*Ibid.* p. 250]. Nous abordons là une question épistémologique d'importance, bien connue des ethnologues et qui fait de toute recherche une contribution modeste.

Entretenir et maintenir une opacité collectivement partagée, non préhensible par un individu extérieur au groupe, voilà les fondements de ce qui permet d'entretenir ce " sentiment d'identité ". Par exemple, et nous pouvons reprendre cet exemple pour les grands ensembles, Sansot écrit que " des hommes jetés ensemble par le fait du hasard ne cohabitent pas dans des solitudes juxtaposées. Ils inventent des micro-récits communs, ils racontent leurs trajets, ils se remémorent des incidents qui se sont produits en tel endroit ou en tel autre, il se souviennent d'une lutte qui a abouti à la sauvegarde d'un immeuble ou à l'achèvement d'un quartier " [Sansot, 1985, p. 252].

Laissons de côté la poétique de la ville pour aborder la question des enjeux liés à l'espace chez d'autres auteurs.

Dans son article " effet de lieu " Bourdieu expose la notion d'espace et son rôle dans des rapports de domination. Bourdieu distingue l'espace physique de l'espace social et montre le lien entre eux. " Il n'y a pas d'espace, dans une société hiérarchisée, qui ne soit pas hiérarchisé et qui n'exprime les hiérarchies et les distances sociales " [Bourdieu, 1993, p. 160].

Bourdieu ajoute que " la consommation plus ou moins ostentatoire d'espace étant une des formes par excellence de l'ostentation du pouvoir " [Bourdieu, 1993, p. 161]. Ce qu'il nomme *space consuming*.

Plus loin, dans la partie concernant la lutte pour l'appropriation de l'espace, Bourdieu touche à ce que j'ai pu observer dans l'unité d'habitation Le Corbusier, les enjeux tournent autour des notions de capital, économique, symbolique et culturel. Deux citations viennent renforcer nos propos : " la possession d'un espace physique (vastes parcs, grands appartements, etc.) pouvant être une manière de tenir à distance et d'exclure toute espèce

d'intrusion indésirable (ce sont les “ riantes perspectives ” du manoir anglais qui, comme l'observe Raymond Williams dans *Town and Country*, transforme la campagne et ses paysans en paysage, pour l'agrément du propriétaire, ou les “ vues imprenables ” des publicités immobilières) ” [Bourdieu, 1993, p. 164].

Il est évident que les luttes pour l'appropriation de l'unité d'habitation constituent des enjeux de pouvoir d'autant plus importants aujourd'hui que la patrimonialisation du lieu en fait un espace officiellement rare.

“ On peut occuper physiquement un habitat sans l'habiter à proprement parler si l'on ne dispose pas des moyens tacitement exigés, à commencer par un certain habitus ” [Bourdieu, 1993, p. 165].

Cela est vrai à mon avis pour tout type d'espace, notamment des immeubles comme le grand H et pas seulement celui du Corbusier.

“ Si l'habitat contribue à faire l'habitus, l'habitus contribue aussi à faire l'habitat, à travers les usages sociaux, plus ou moins adéquats, qu'il incline à en faire. On est ainsi conduit à mettre en doute la croyance que le rapprochement spatial d'agents très éloignés dans l'espace social peut, par soi, avoir un effet de rapprochement social : en fait, rien n'est plus intolérable que la proximité physique (vécue comme promiscuité) de gens socialement éloignés ” [Bourdieu, 1993, p. 166].

Peut-on ajouter à cela la notion de proximité culturelle. Dans le cas qui nous intéresse, à savoir celui d'un immeuble collectif HLM, sentir — souvent au sens propre du terme — la proximité physique et une proximité culturelle peut être vécue comme une atteinte à l'intégrité physique et culturelle d'une population se sentant minoritaire contre nature, puisque de naissance française. Pour des nationaux, il ne suffit pas d'être naturalisé français pour l'être et pouvoir se prémunir des attributs français. Ce qu'exprime le locataire lorsqu'il déclare “ comptez combien on est de Français dans l'immeuble ” renvoie davantage à un imaginaire qu'à une réalité juridique. Je le montrerai plus loin. Mais le sentiment qui prime reste celui d'être isolé physiquement et culturellement. À chaque fin de ramadan, le voisin vient apporter des pâtisseries algériennes. Ce geste à consonance pourtant pacifiste n'est-il pas perçu comme une tentative d'invasion ?

Là où l'étranger s'immisce il n'y a point de possibilité de contre-attaque sauf à lutter symboliquement et aussi physiquement afin de préserver ce qui reste : le sol. Il devient indispensable, afin de conserver un équilibre, de maintenir à distance les étrangers par l'appropriation de l'espace physique sur lequel chacun vit, de manière à maintenir un capital qui en retour permet de maintenir un espace social entre les " Français " et les étrangers.

L'espace physique du jeu de boules offre un bon exemple de cette lutte du droit du sol qu'il faut maintenir en étant présent le plus souvent et le plus longtemps possible de manière à ce que personne d'autre ne puisse revendiquer l'espace.

Si Pierre Sansot n'analyse pas du tout l'espace sous la forme d'un rapport de domination et de pouvoir, c'est qu'il manque justement cette dimension analytique dans ses observations. On serait tenté avec lui de dire que l'espace public appartient à tous, or il n'en est rien. Dans le discours politique, où l'on mêle des notions comme " mixité sociale " ou " espace public ", il est évident que ces notions cachent une part d'hypocrisie consensuelle.

" Firminy c'est plus agréable que la Romière. Moi je suis pas raciste n'importe comment et puis du moment qu'ils nous laissent tranquille, c'est bon. Y a des Italiens, Y a des Arabes, y a des Français, y a de tout, des Espagnols. Non, là c'est une allée qui est quand même tranquille. Elle est quand même bien cette allée. "

LE VERT DE FIRMINY-VERT

" Cent fois mieux qu'à Saint-Étienne, y a pas de comparaison. Ah non, puis Firminy c'est sympa, c'est la campagne on va dire. Par rapport à Saint-Étienne c'est la campagne. Y a mieux de verdure ici. Et puis c'est la racine. "

Sylvie Nail propose une réflexion anthropologique sur le rapport à l'espace vert dans un contexte de développement durable mis en place en Angleterre depuis une quinzaine d'années. Cette réflexion peut être mise à profit dans une analyse de Firminy-Vert et du rapport au " vert " dans la ville.

Selon ces observations, la politique mise en place depuis la dernière décennie vise à “ maintenir les Anglais en ville afin de protéger la campagne ”. Cela ressort du livre blanc publié en 1990. Cette conception est bien aux antipodes de la politique de construction de la Vallée de l'Ondaine qui a vu se déployer tels de petits champignons des séries entières de programmes fonciers sur les collines voisines. À tel point que Verte colline qui tenait son nom de son environnement n'est plus aujourd'hui qu'un quartier pavillonnaire de constructions “ clef en main ”.

Le pavillon-type offre la vision d'un imaginaire de l'habitat individuel avec son double garage, son panier de basket fixé à l'entrée, son barbecue en pierres sèches assemblées en un week-end, le tout environné d'un peu de verdure et clos d'un muret. De là, la vision plonge sur le quartier de Firminy-Vert et s'arrête sur l'unité d'habitation qui trône en haut de sa colline.

Alors le vert n'est conservé finalement qu'au centre du quartier appelous. Cette extension de l'habitat individuel à la périphérie de Firminy n'est pas sans poser problème aux aménageurs, en terme de voirie et de développement durable. D'ici quelques années, les décideurs locaux se poseront la question de savoir s'il fallait laisser ces nouveaux quartiers se développer. Les Anglais ont déjà une réponse.

“ Prétendre résoudre le malaise urbain par un simple changement cosmétique et en remplaçant le brun par le vert dans la palette des villes paraît à beaucoup manquer d'envergure au terme de presque deux décennies d'abandon du domaine public urbain par les Conservateurs ” [Nail : 2003]. Cette affirmation peut être rapprochée du contexte appelous qui a connu une longue période politique de même couleur et qui amène au constat sinon d'un abandon au moins d'un maintien en l'état d'une bonne partie des espaces verts du quartier de Firminy-Vert. De sorte que le vert est resté.

En effet il faut attendre les années 1990 pour voir le terrain vague se transformer en terrain de jeu pour les enfants, et de voir se concrétiser l'aménagement du terrain de boules. Une sorte de “ conservatisme ” a perduré des années 1970 à 1990, impulsée par Théo Vial-Massat.

L'élaboration d'un programme de protection du quartier au titre d'une ZPPAUP s'accompagne d'une vision politique partagée " destinée à favoriser la mixité sociale et le renouveau des unités de voisinage ".

La politique anglaise tend à promouvoir le développement des espaces verts en milieu urbain, de manière à " redonner aux piétons et aux cyclistes une place qu'ils avaient perdue ". " Déclinée comme couloir, la verdure ne sert plus uniquement à accroître la biomasse, à contribuer à la biodiversité, à se divertir ou à se reposer, elle peut aussi être utilisée pour relier, pour recréer des réseaux piétonniers vecteurs de réseaux humains en milieu urbain " [Nail : 2003]. On perçoit bien les enjeux politiques derrière ces notions de liens sociaux que l'on retrouve également à Firminy.

Cette politique du retour au vert chez les anglais existe à Firminy-Vert dans le projet d'urbanisation du quartier. Reste que l'urbanisation des années 1950 doit être repensée à la lumière des nouvelles données économiques et sociales. En Angleterre, " la démarche va à l'encontre des plans d'urbanisme des cinquante dernières années, conçus essentiellement dans le but de faciliter les conditions de déplacement des automobilistes ". Cette affirmation permet de s'interroger sur la pertinence du plan d'urbanisme de Firminy-Vert, là où les espaces sont tellement vastes qu'ils deviennent impraticables à pied. Quelle est aujourd'hui la part des foyers ne disposant pas de voiture à Firminy ?

LE METIER DE GARDIEN

Patrick Champagne nous livre une analyse de la vie des gardiens d'immeubles dans des cités " à problèmes ". Certaines trajectoires peuvent être confondues avec celle que j'ai recueillie au grand H. Il est intéressant de relever que la trajectoire des gardiens d'immeubles semble avoir une importance sur leur comportement et leur vision de la vie dans les immeubles.

" Les gardiens d'immeubles sont particulièrement bien placés pour livrer, dans sa forme sans doute la plus aiguë, l'expérience de la plupart des locataires de HLM des cités " à problèmes ". " [Champagne, 1993, p. 135]. En outre, " ils sont les premiers à subir les incidents du quartier ".

Le premier paragraphe de Champagne résume bien la vie et les contraintes des gardiens d'immeubles. Logé dans l'immeuble même (autrefois, il y avait une loge) le gardien assure une présence constante, 24 heures sur 24, même si l'arrivée des téléphones cellulaires permet à celui-ci de sortir (physiquement) de son appartement. L'arrivée de cet objet technique est vécu à la fois comme une marque de valorisation de la profession de gardien, et comme une élévation sociale. Au même titre que le plombier ou le médecin, la possession d'un téléphone cellulaire donne l'impression d'une supériorité par rapport au commun des mortels, et un certain professionnalisme (pour ne pas dire un professionnalisme certain).

Il y a deux sortes de gardiens : ceux qui ont vécu dans la cité petits et ceux qui viennent d'ailleurs. La lecture des récits de vie montre que ceux qui ont vécu dans la cité petits font constamment référence à leur vécu personnel de sorte qu'ils voient une opposition farouche entre autrefois, à l'époque, et maintenant. Centré sur le comportement des "jeunes", et lié à un sentiment d'appartenance fort, le gardien témoigne d'un jugement plus tranché et sans appel lorsqu'il a connu le quartier autrefois.

Le gardien dont il s'agit est originaire de Firminy-Vert. Il y a passé une grande partie de son enfance, et y est revenu pour rencontrer sa femme. Sa mère habite encore l'immeuble, dans l'allée voisine. Petit, il se rappelle l'avoir accompagnée sur le toit-terrasse lorsqu'elle allait étendre son linge. Vers 1980, le toit-terrasse a été fermé, peut-être au même moment qu'au Corbusier.

Comme j'ai pu le raconter ailleurs, le fait de vivre dans ce quartier a fonctionné comme l'incorporation d'un véritable système de compétences dont il se sert au quotidien [Jouenne, 2005]. C'est connaître les lieux, mais également connaître les parents des "jeunes", sources de tourments et de conflits.

" J'ai grandi ici avec mes parents. On était au 6 cours des Marronniers. On était au deuxième étage. J'ai toujours grandi là jusqu'à l'âge de onze ans. Après, on est parti habiter vers la gendarmerie. Et plus tard on est monté à la Corniche. C'est là que j'ai connu ma femme, et on est parti habiter aux Tours de Layat. On est resté à peu près deux ans. Puis elle est tombée enceinte. Comme on avait qu'un F2 c'était trop petit. J'ai demandé un logement plus grand, mais un F3 ne m'intéressait pas parce que je pensais par la suite avoir un deuxième enfant. Donc j'ai pris un F4. Et ils m'ont proposé au grand H. [...]

À cette période, je travaillais à l'office mais en tant que remplaçant. Je ne faisais que des remplacements. Je travaillais à la rue Serpente, et ils m'ont proposé ce logement. Pendant un an j'ai continué à travailler à la rue Serpente, et l'ancien concierge qui était ici à ma place a eu des problèmes avec les jeunes si vous voulez. Il s'est fait agresser, tout ça. Donc ils ne pouvaient plus le laisser là. Ils avaient prévu de le muter à la Corniche comme il y avait une place vacante. Et moi comme j'étais sur place, ils m'ont demandé si la place m'intéressait, et en plus j'avais un logement de fonction. [...]

Du coup, voilà comment ça s'est fait. J'ai pris la place du coup. J'ai eu le logement de fonction et puis voilà. Ça va faire dix ans au mois d'octobre. Sinon, ça fait onze ans que je suis là. Comme le malheur des uns fait le bonheur des autres, c'est moi qui en ai profité. J'ai eu le logement, j'ai eu la place. [...]

On va dire que les débuts que je suis arrivé, c'était pas évident. C'était des grandes baies vitrées, ça faisait un passage, comme une allée centrale pour passer d'un bâtiment à l'autre, et tout du long c'était des grandes baies vitrées. Ça faisait des grands halls, et automatiquement c'était des lieux de squat avec des bandes de jeunes de tout le quartier qui était autour et qui venaient squatter tous les soirs. [...]

Quand j'ai commencé je travaillais du soir, je faisais le gendarme. Dès qu'il y avait les jeunes je les faisais sortir et j'arrivais à faire le gardien de sécurité, parce que tant que j'étais dedans ils ne rentraient pas. Et après le soir ça a été un moment. Mais les jeunes, chaque fois que je les emmerdais, que je les faisais sortir, ils me salopaient le boulot. Le lendemain quand j'attaquais c'est comme si j'avais rien fait, et après le soir ça recommençait. J'en ai eu marre de faire le soir. J'ai dit bon j'arrête le soir, je ne suis pas ici pour faire l'agent de sécurité. Je fais mon entretien, je fais mon travail mais je ne veux pas être agent de sécurité parce qu'un jour je vais avoir des problèmes. Maintenant le soir s'il y a des problèmes je dis aux locataires : " voyez avec la police, faites le 17 ". [...]

Les entrées principales étaient côté parking. Et c'est vrai que les vitres étaient chaque fois cassées, que c'était dégradé. Donc il fallait trouver une solution. Après ils ont fait le système actuel. En fait ce système avec la vidéo surveillance c'est l'ancien système du grand H. C'était comme ça à l'époque. C'était des portes en bois, le même système, sauf qu'on avait

des boîtes à lettres à l'extérieur. Et les gens s'étaient plaints qu'il faisait froid l'hiver et que ça faisait courant d'air, donc ils avaient rentré les boîtes à lettres à l'intérieur. [...]

Certains locataires ont toujours l'impression qu'il y a un gardien d'immeuble, et que le gardien d'immeuble est là pour résoudre tous leurs problèmes, même si ça le concerne pas en fait, dit sa femme. Comme dans les débuts quand il y en avait un qui oubliait les clefs à l'intérieur, il venait frapper à la maison en me disant : " je peux avoir le trousseau de clef de chez moi ? " Alors je leur disais que c'est pas parce que mon mari est gardien d'immeuble qu'il doit avoir les clefs de tous les appartements. Pour leur faire comprendre ça au début ça a été dur. Y en a beaucoup qui pensaient que nous on avait les clefs de tous les appartements. [...]

Les gens, ils ne comprennent pas qu'on a un week-end comme tout le monde. Nous ça ferme le samedi midi jusqu'au lundi matin. Y a des moments où on vous appelle le samedi ou le dimanche matin, c'est arrivé. Il faut qu'on soit disponible pour eux, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Y a des moments, ils me posent la question : " mais le week-end comment on fait ? " Mais le week-end, je suis en repos. Je suis comme tout le monde, ceux qui travaillent en usine ils ont leur week-end. Moi c'est pareil : le week-end, il y a les secours, les pompiers. Le week-end j'ai le droit de me reposer comme tout le monde. [...]

Qu'on le veuille ou pas on est tous déranger. Même quand je suis en vacances, ou je suis en arrêt maladie, ils viennent sonner. Non, c'est pas moi, je suis en vacances, allez voir le remplaçant. [...]

Ils ne respectent pas les horaires, me dit sa femme. S'ils ont envie de venir le soir, ils viendront le soir. Ils viennent nous déranger du temps de midi alors qu'on est à table.

Alors que du samedi midi, stop ! On est en week-end jusqu'au lundi matin. [...]

Quand il y a des conflits entre deux locataires, me dit sa femme, alors on vient frapper à la maison pour nous dire : " voilà, je me suis disputé avec ma voisine de palier. Il s'est passé si, ça ". Alors moi je leur dis : " écoutez, c'est pas notre problème,

ça vous regarde vous et votre voisine ". Oui, tu intervies, mais sans prendre partie. [...] Après si ça continue, j'en avertis l'office et ils font passer un médiateur. "

Il ne faut pas oublier que le gardien est aussi un habitant de l'immeuble pour lequel il travaille. Sa femme et ses enfants sont à la fois voisins et femme et enfants du gardien. Immanquablement un flou se crée entre la fonction et le statut. La femme du gardien est tout autant sollicitée par des locataires. Cet aspect apparaît par exemple lorsque le gardien use de son pouvoir envers certains " provocateurs " ou vandales. À une certaine époque, les " jeunes " venaient s'en prendre à sa voiture, et la possibilité qu'ils s'en prennent à sa femme ou à ses enfants sont des moyens de pression qu'ils savent utiliser, même à titre dissuasif. Le fait d'habiter sur place, condition nécessaire pour mener à bien son activité dans un souci de service, le rend vulnérable au regard d'une population ayant bien cerné les logiques et les mécanismes du pouvoir.

À d'autres moments, les locataires utilisent le gardien comme un médiateur social. De fait, il est la première personne ayant un statut officiel, et c'est vers lui que se retournent en premier lieu les habitants en cas de conflit. Alors que nous arpentions l'immeuble, une femme interpella le gardien de la fenêtre de sa cuisine pour lui expliquer qu'elle était importunée depuis un mois tous les matins par un enfant d'une dizaine d'années qui sonnait à son interphone vers 7 heures et quart. Après quelques grossièretés, il partait en laissant cette femme dans le désarroi. L'affaire commençait à l'agacer sérieusement et elle se livrait ouvertement au gardien afin qu'il fasse quelque chose.

Quelle réalité quotidienne vivons-nous au grand H lorsque les habitants ont tellement incorporé en eux que chaque problème de la vie quotidienne doit être traité devant un tiers, de l'assistante sociale à l'éducateur, en passant par le gardien ?

LE ROND

Dans l'ordre de la hiérarchie établie de manière tacite, la vie dans un grand ensemble est appréhendée par la population alentour comme un des lieux situé au bas de l'échelle sociale. Cela vaut pour la cité de transit comme pour les grands ensembles.

Le rond de Firminy-Vert constitue une sorte de zone d'échange entre l'extérieur et l'intérieur du quartier. Un tracé routier permet aux voitures d'entrer à l'intérieur du rond, et de garer sa voiture le temps d'aller chez le médecin, le pharmacien, le buraliste, la boulangère ou le kiné. Rares sont ceux qui s'arrêtent en voiture pour aller au café, le Diabolo. Les voitures s'arrêtent au plus près. Dès leur sortie, les conducteurs actionnent le système de verrouillage, visible par le clignotement des lampes. Il y a des périodes d'affluence, le matin ou vers midi, et puis en fin de journée. Pour autant, la mixité n'est pas présente.

Le rond pourrait offrir l'apparence d'un lieu urbain s'il en possédait toutes les caractéristiques. Or, le constat montre qu'il n'y a pas de distributeur bancaire, ni aucun moyen de retirer de l'argent (guichet ou autre). Cette absence révèle sinon une carence du moins une méfiance à l'égard de la population jugée " à problème " dans un quartier qui renvoie à l'idée qu'on ne peut avoir confiance lorsqu'il s'agit de parler d'argent.

Potentiellement, plus d'un millier de personnes sont susceptibles d'avoir recours à un distributeur de billet (DAB). Une habitante me dit à ce propos qu'elle ne va jamais retirer son argent au distributeur de la Caisse d'épargne situé à l'angle de la rue Victor Hugo et de la rue des Bains, car il se trouve juste à côté d'un bar qui n'inspire pas confiance. En revanche, elle se rend à Firminy, c'est-à-dire au centre ville. Dans notre société où règne l'économie de marché, l'absence d'un DAB (distributeur automatique de billets) est révélateur du peu de degré de confiance à l'égard de la population du quartier.

À proximité du rond se trouve un conteneur à verre. Si l'objet du recyclage est à la mode, aucun habitant du quartier ne l'utilise étant donné que chaque allée possède son propre système de tri sélectif. Ce conteneur est par conséquent utilisé par les riverains, qui viennent avec leur voiture déposer leurs objets à recycler. Quelle fonction symbolique peut-on donner à un lieu qui donne le sentiment d'une présence et d'une activité, qui sont

en fait dues à la venue de personnes extérieures au quartier ? En outre, utiliser Firminy-Vert comme lieu de recyclage est pour le moins source d'équivoque.

L'observation, notamment à travers ces deux exemples, montre que le rond est l'objet de pratiques dépassant les intérêts de la population locale. Ses fonctions économiques et sociales renvoient à des habitudes de riverains, qui, par exemple, vont chercher le pain chaque midi depuis vingt ou trente ans. Il s'agit à la fois d'entretenir des habitudes et un lien avec son histoire personnelle.

Il faut dire que depuis les années 1980, le rond a changé de visage. La crèmerie-fromagerie et la quincaillerie ont été remplacées par un local de la police nationale et un bar. L'activité s'y fait plus réduite. Juste sous le grand H, cela coïncide avec la fermeture du Géant Casino, déplacé sur la zone d'activité de Chazeau, puis celle du petit Casino. La disparition des services de proximité a obligé les habitants à se rendre au centre ville, aujourd'hui "à Marché plus" ou "chez Patrick" le primeur. Beaucoup regrettent les petits commerces, surtout à cause des liens sociaux qu'il s'y créait.

Le bar qui n'est fréquenté que par les riverains, les boulistes et quelques personnes âgées du foyer du Mail, est aujourd'hui regardé autrement. Les travaux de reprise de l'église Saint Pierre ont un effet positif sur les affaires du Diabolo, et plusieurs offres d'achat sont déjà parvenues à son propriétaire. Rumeur ou pas, l'information se diffuse. Cela concourt à faire prendre conscience aux habitants de la valeur marchande, sinon symbolique, du lieu. Car cet intérêt soudain pour un lieu hier invendable fait l'objet de discussions de comptoir.

CHEZ CHARNET

L'image de Madame Charnet incarne une vision du patrimoine partagé. De quelques récits a émergé ce personnage dont la symbolique renvoie à l'enfance et à une époque aujourd'hui révolue. Toujours emprunts de nostalgie, les récits autour de Madame Charnet rapportent l'histoire de la tenancière d'une petite épicerie qui vendait aussi des bonbons. Tous les enfants du quartier nés dans les années 1960 à 1970 se souviennent avoir été dans sa boutique et avoir acheté, quand ce n'est pas chapardé quelques confiseries. Plus qu'une simple

anecdote, le récit qui tourne autour de ce petit commerce de proximité renvoie également l'image d'un passé proche — forcément magnifié par la vision de l'enfance — où la proximité était réelle puisque spontanée et non planifiée par quelque plan d'urbanisme.

Le premier témoignage correspond aux années 1975. Cet enfant du quartier devenu aujourd'hui agent communal se remémore avec une certaine nostalgie cette petite épicerie tenue par une vieille dame du nom qui baptisa la rue. En dehors du nom officiel, le surnom est un marqueur d'appropriation.

“ Vers le terrain d'aventure, il y avait une petite épicerie qui faisait un peu de tout. On appelait ça “ Chez Charnet ”, et ils vendaient un peu de tout : des petits bonbons, des épiceries, ils vendaient le pain même. Tout le monde y allait, c'était une supérette. Et nous les gamins, on avait l'habitude, comme c'était des personnes âgées qui tenaient ça, qui voyaient pas grand-chose, on prenait hop ! deux trois bonbons, et on n'en payait qu'un. Je m'en souviens toujours. On appelait cette côte, la côte de chez Charnet, mais c'était le nom du propriétaire. Tous les gamins on appelait ça la côté de chez Charnet. Quand on allait au terrain d'aventure, on s'arrêtait là. Des têtes de nègre, on en prenait souvent là, on va dire, parce que comme ils ne voyaient pas grand-chose on en profitait. La mamie, parce qu'elle mettait vachement de temps pour venir, elle était âgée. Le temps qu'elle arrive, j'avais deux trois malabar déjà dans la bouche. ”

À travers cette anecdote, il est possible de percevoir cette forme collectivement partagée de l'histoire du quartier. Qu'en est-il lorsqu'au détour d'un autre entretien, un habitant dix ans plus âgé relate lui aussi cette anecdote ? Nous sommes alors plongé dans cette forme patrimoniale intime qui n'est plus partagée aujourd'hui puisque cette boutique n'existe plus qu'à travers la mémoire (bien que la maison existe toujours).

“ On appelait à l'époque, Madame Charnet, une petite épicerie. On allait chez Madame Charnet à l'époque, petite épicerie, y avait le parfum, y avait le contact, la politesse. Ils étaient chaleureux ces gens-là. Je l'avoue, j'allais chiper deux ou trois bonbons, mais je ne pense pas que je suis le plus grand voleur. J'allais chiper deux ou trois, je l'avoue. Même qu'une fois, elle m'a remarqué, elle m'a rien dit. C'est pour voir que les gens ils veulent pas vous mettre mal à l'aise déjà. Bon pour elle un petit caramel ou un bonbon ça ne valait pas la peine de me faire rougir ou de me faire peur. Puis ça restait là, mais on en restait là. On disait pas : “ bon aujourd'hui j'ai pris ce petit caramel ”. Et puis quelques fois on va pas se servir dan la

boîte, il est resté là sur le comptoir, peut-être un oubli, peut-être, sans plus. On ne va pas dire : " tiens on y va pendant qu'elle sort ". Y avait pas cette malice, y avait pas cette façon d'anticiper sur une mauvaise action. D'ailleurs on allait à l'école, il y avait des journaux, le pain le lait sur le rebord de la fenêtre de chaque maison, enfin celle qui sont de plein pied, et on passait, on allait à l'école, ça attendait la personne qui se lève le matin. Jamais de plainte, jamais... Donc à la périphérie, la campagne, la mère Charnet, elle dépannait bien le quartier à l'époque. On achetait un peu de tout. "

L'IDEAL APPELOUS

Quelle est la raison qui pousse l'habitant à refuser le logement au Corbusier au motif que celui-ci est loin des commerces, alors qu'il accepterait une maison individuelle située dans des quartiers où l'absence de services est une chose connue ?

En face, et même tout autour de la zone d'habitat collectif de Firminy-Vert, nous trouvons un habitat individuel, souvent constitué de maisons mitoyennes encloses par des murets. L'idéal appelous réside dans cette projection concrète que l'on voit poindre sur les pourtours des collines voisines.

Il ne faut pas perdre de vue que l'habitat ouvrier sert d'abord à loger la force vive des usines. Issu d'un programme municipal, la cité de Firminy-Vert répond à un besoin pressant qui fait suite à la reconstruction de la France aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale.

Firminy-Vert est un modèle emprunté aux cités-jardins des années 1920, sauf qu'ici le souci de la qualité de vie n'apparaît pas à l'intérieur des logements, mais à l'extérieur.

Chaque logement est tributaire du chauffage collectif au sol, qui sera remplacé en 1987 au moment de la réhabilitation de l'immeuble par un système de radiateurs individuels.

La salle de bain est exiguë, prise au centre de l'appartement entre deux pièces. Le manque d'aération et l'humidité qui y règne a pour effet de décoller l'enduit des murs, de craqueler la peinture (cela se perçoit même

dans l'escalier extérieur). Le lavabo et son système de double robinets, un pour l'eau chaude, un pour l'eau froide, sera lui aussi remplacé par un robinet mélangeur.

Le confort, s'il est élevé à un niveau que les appelous ne connaissent pas en grande majorité dans les années 1950, reste du domaine du minimal. Les baies vitrées qui servent de cloison entre l'intérieur et l'extérieur, procurent une clarté souvent non désirée par le locataire qui va peindre ou couvrir les vastes carreaux armés afin de gagner en isolation thermique (effet symbolique). Là aussi, la rénovation apportera une amélioration du point de vue de l'isolation. Dans sa version originale, l'immeuble du grand H, comme tous les immeubles de Firminy-Vert, est un grand consommateur d'énergie thermique.

Après la rénovation, quelques pièces sont réservées en un cellier dont la particularité est de ne posséder ni volet ni chauffage (bien que les tubes du circuit de chauffage débouchent dans la pièce). Bien entendu, cette pièce est utilisée comme chambre par la plupart des locataires. Dans l'allée 10, seule la partie nord comporte cet aménagement (non-aménagement) aux appartements du troisième, septième, treizième, quatorzième, quinzième et seizième étage. Six appartements sont des F3 avec cellier, les autres sont des F4. À l'origine, à l'exception du pignon sud, tous les appartements sont des F4. La solution adoptée par l'OPHLM a été de convertir les appartements de type 6 en des studios pour personnes âgées. Au centre du pignon, une loggia offrait un agrément supplémentaire au type 6.

Cette habitante, jeune adulte ayant entrepris des études universitaires, n'est pas originaire de Firminy. Pourtant, à la suite d'une séparation, sa mère est venue vivre ici. Aujourd'hui, l'empreinte de Firminy-Vert s'est inscrite suffisamment profondément pour laisser la place à un idéal appelous rassurant et sécurisant. La force du lien social difficilement acquis se trouve aujourd'hui au centre d'une opinion sans appel.

" Tous les voisins maintenant je m'entends super bien avec eux. Si moi maintenant je ne partirai pas. Je me sens bien ici. Je ne partirai pas. Enfin même ma mère à la base c'était temporaire, et on est là depuis 94. Du coup donc. Enfin, il faudra bien partir un jour. Même maintenant entre Firminy-Vert, Firminy, moi je sais que si je peux rester dans les environs de Firminy je resterais sur Firminy. "

“ La ville américaine a, dès les premières années de ce siècle, à travers la Ford T, les produits standardisés et le rêve du pavillon de banlieue dans la verdure, introduit une véritable référence d'uniformisation et d'intégration de la société ” [Burgel, 1993, p. 60] . Ce qu'écrit Guy Burgel d'une manière générale peut très bien s'inscrire dans ces modes de vie de Firminy-Vert. Face au quartier se dresse une colline parsemée d'un habitat individuel considéré par un architecte en chef des Monuments historique comme des “ verrues ”. Reste que ces verrues sont un idéal affiché et qu'elles narguent dans leur outrance et leur irrationalité (par exemple au titre du développement durable) un habitat collectif essoufflé et qui cherche en vain l'attractivité qu'il mérite. D'où vient alors cette fierté à vivre dans le quartier ?

Témoin des années 1960, cette proposition d'aménagement issue d'un fascicule imprimé par l'Office public d'HLM et la ville, intitulée “ Dans la cité ”. Rédigé sous la plume de Jacques Bador⁴, le guide, préfacé par Eugène Claudius-Petit, est destiné au public de l'Office. L'information y est neuve, et les conseils sont liés à l'apprentissage de la vie nouvelle en collectivité, tant du point de vue de l'aménagement que des rapports de voisinage.

Les exemples d'aménagement des espaces intérieurs font figures de modèle. On y voit des éléments de mobilier nouveaux comme une table ronde. Mais c'est sans conteste le petit “ bureau ” du père qui marque l'avènement d'une aire nouvelle. Alors que l'absence de meuble offre une “ impression de liberté ” tout en facilitant la circulation, celle du bureau du père “ donne à cette pièce encore plus de personnalité ”. L'image du père qui s'affirme reprend cette idée d'un idéal de vie qui sera rapidement remplacé par un coin téléviseur.

Nous remarquerons simplement qu'Eugène Claudius-Petit, alors maire de Firminy, ne fit pas appel au premier venu pour rédiger ce guide.

⁴ À cette époque, Jacques Bador est chef du service foncier de la Sonacotra et de la Logirep. Il est également lié à l'association Jeunesse et Reconstruction. Source AN 627 AP – Fonds Jacques Bador.

LA FIERTE D'ÊTRE APPELOUS

Sans dire que tous les appelous sont fiers de leur quartier, mes observations laissent entrevoir cette tendance à travers les discours et la possession d'objets tel le porte-clef de la reprise des travaux de l'église.

Le 13 septembre 2003 avait lieu la reprise officielle des travaux de l'église Saint-Pierre, dite Le Corbusier. Devant un parterre d'officiels et sous les fenêtres des habitants du quartier de Firminy-Vert se tenait la reprise du chantier de l'église, stoppé depuis plus de trente ans. Aucun appelous du grand H n'était présent. Seuls, quelques locataires adhérents de l'association des locataires du Corbusier étaient là. Les autres n'avaient pas été invités ou avaient décliné l'invitation.

L'office public d'HLM eut comme initiative de faire déposer dans les boîtes aux lettres, une enveloppe qui contenait un porte-clef " kitch " (avis personnel) commémorant l'événement. Objet de symboles. Aussi insignifiant qu'il puisse paraître ce porte-clef fut apprécié et montré par un habitant lors d'un séjour en Algérie. Ce marqueur identitaire transmet à lui seul la valeur de son quartier. En peu de temps, la politique de la commune a permis de renverser l'image négative liée au patrimoine Le Corbusier. D'autres ont accepté le porte-clef qui a pris place dans leur poche ou leur sac à main.

L'image liée à l'église Le Corbusier, ce grand block de béton resté si longtemps le lieu de jeu pour plusieurs générations d'enfants, va devenir le catalyseur d'une économie touristique aux enjeux majeurs pour la commune pour Saint-Étienne Métropole, le propriétaire. Chaque habitant ayant entre 20 et 40 ans a joué dans cet espace, se cachant des adultes, grandissant à l'ombre des transgressions adolescentes.

" Le chantier de l'église. Qui n'a pas joué dedans ? On est tous venu dedans. J'y jouais souvent. Surtout qu'il y a des sous-terrains là-bas dessous. Et nous on arrivait bien à se faufiler dans les petits passages comme ça, c'était vachement étroit, et comme on était fin, tout petit, on passait bien. Et on jouait souvent là-dedans. C'est vrai que... On jouait à cache-cache, au gendarme et au voleur. C'était interdit. On y allait quand même. Ça n'a jamais été muré. Après ils ont commencé à murer devant, parce qu'avant tout le monde pouvait y accéder. On y a tous été nous la plupart. "

Une autre manière d'être fier de son quartier peut être perçue à travers l'appropriation des moments du quotidien et des acteurs de ce quotidien. Ici, les personnes âgées ont leur importance. D'abord, " nos petits vieux " ont une raison d'être dans cette chaîne de la mixité intergénérationnelle. Le témoignage suivant est relaté par une famille vivant depuis près de 28 ans au grand H. L'accent est mis sur les personnes âgées qui vivent au foyer.

" Le père : Si, ça nous a amené la tranquillité. Ça fait moins de personnes. C'est des personnes âgées alors ça fait pas de bruit.

Le fils : Disons que l'environnement est bien pour eux, ici. C'est vrai que s'ils veulent faire un tour dehors, ils sont pas comme rue de la Loire. Par rapport à la maison de retraite de la rue de la Loire c'est vrai que c'est mieux pour eux ici l'environnement. C'est vrai qu'ils se promènent, ils font un tour, parce que rue de la Loire... Pour faire la comparaison au niveau de sorties, au niveau bah détente, pour sortir...

La mère : Y a rien y voir rue de la Loire...

VOUS AVEZ DES CONTACTS AVEC LES PERSONNES ÂGÉES.

Le fils : Ma mère...

Le père : les après-midi elles sont toutes en bas, même le soir on discute. Et tout en discutant on arrive à se retrouver... Eh ben j'ai une dame, tenez, une personne âgée, elle me dit : " vous vous appelez A. ? vous n'avez pas un oncle qui s'appelait Régis A ? Et ben j'ai une photo, et moi je l'avais pas cette photo, elle me dit : " j'ai la photo de votre oncle quand il était à l'armée à Clermont-Ferrand ". Eh ben elle me l'a fait passer. Et puis alors ma sœur a voulu que je lui fasse copier. Non, ben voyez les rencontres comme ça s'est fait, puis alors après on parlait du quartier et elle me dit : Mais j'ai connu tout ça. Voilà...

La mère : Et l'été à huit heure et demi elles savent qu'on descend alors elles nous attendent après souper. Elles soupent de bonne heure. Puis à dix heures enfin on va les accompagner, elles sonnent : " vous descendez ? ", Ah si elles sont deux, mais vraiment gentilles, qui sont pas dans l'enfance, ah non. Puis y en a d'autres bien sûr, comme toutes les mémés. [...] L'été ça fait plaisir de discuter avec elles. Parce que à part ça, nous y a pas grand chose à discuter là.

Le fils : Non mais c'est vrai que la Chapelle y a du monde. Ben les personnes âgées c'est vrai qu'elles y vont tous, enfin tous, une grande partie, parce que j'sais pas combien ils sont dans le bâtiment. "

Enfinement, si l'on est fier de son quartier c'est qu'il y règne une certaine harmonie, un équilibre social préhensible et maîtrisable. Parce que les choses n'ont pas évolué aussi vite qu'ailleurs, parce que les repères sont encore présents. Parce qu'à Firminy-Vert, on n'y est pas si mal, et même plutôt mieux qu'ailleurs.

PROPOS REFLEXIFS 2

Le documentaire *My architect*, de Nathaniel Kahn, retrace l'œuvre de l'architecte Louis Kahn, dont la trajectoire n'est pas sans rappeler à mes yeux celle de Le Corbusier (sauf que Le Corbusier n'a jamais eu d'enfants légitimes). De ce que j'ai pu comprendre, je relèverais la difficulté à faire accepter ses idées, le faible nombre de ses réalisations — même si celles-ci comptent parmi les œuvres les plus remarquables du xx^e siècle —, et, dans ses dernières réalisations, la construction d'une synagogue à Philadelphie, le capitole de Dacca au Bangladesh et le projet de construction d'une synagogue pour Jérusalem. Qu'un de ses enfants illégitimes entame cette démarche 25 ans après la mort de l'architecte n'est pas également sans rappeler cette ferveur que l'on accorde à Le Corbusier. Lorsqu'il est aimé, Le Corbusier l'est avec passion, aux sens spirituel et sacré du terme.

Curieuse coïncidence qui me fait penser qu'un architecte ne peut assouvir son art dans toute sa complexité s'il n'a pas un jour conçu une église. C'est pour cela que Le Corbusier est aimé, à cause de ses églises. De la chapelle de Ronchamp à l'église Saint-Pierre de Firminy, en passant par le couvent de la Tourette, la boucle se

referme rehaussant l'œuvre dans une dimension qu'un Charles Delfante ne pourra jamais approcher. Ce n'est pas au nombre de logements que l'architecte tient sa renommée, mais à la qualité plastique et symbolique de ceux-ci. Je comprends aujourd'hui pourquoi tant d'habitants se réfèrent au couvent de la Tourette lorsqu'ils parlent de l'unité d'habitation. Car il y a une filiation directe entre le couvent, entre l'architecture et leur logement.

Voilà pourquoi le nom de l'architecte (ou les architectes) qui a conçu Firminy-Vert n'est jamais prononcé. Aussitôt su, il est oublié. Cela n'a rien à voir avec la qualité du bâti, avec le " talent ", mais avec cette dimension symbolique que l'on trouve dans les écrits de Marcel Mauss. Pourrais-je prétendre qu'il y a du *mana* dans l'œuvre de Le Corbusier et que ce *mana* est absent du quartier de Firminy-Vert. Voilà la différence fondamentale. " Pour qu'il y ait totem il faut qu'il y ait un clan " [Mauss, 1968, p. 12]. Cette notion de *mana* semblera peut-être forte pour certains lecteurs. Pourtant, " il n'est pas indispensable qu'un phénomène social arrive à son expression verbale pour qu'il soit " [Mauss, 1968, p. 21].

Le rapport à la magie est directement prononcé lorsqu'un habitant de l'unité d'habitation parle de magie à propos du casier de service, ou du sentiment ineffable de bien être perçu dans sa cellule d'habitation. Cela est encore lié à la perception des variations de la lumière, c'est-à-dire de la nature ou du sens naturel des éléments. Tout cela, je ne l'ai pas vu au grand H.

CONCLUSION PROVISOIRE : TANT DE LITTÉRATURE POUR RIEN

Certains diront que l'histoire se répète inlassablement. Lorsqu'en 1983, voilà plus de vingt ans, Jean-Claude Kaufmann écrivait que " la vie en HLM n'est plus tout à fait ce qu'elle était " [Kaufmann, 1983, p. 12] cela renvoie à cette idée que le temps finit toujours par aggraver les situations. Souvent dans les récits de vie des habitants, mêmes chez les plus jeunes, le passé est perçu comme un moment plus convivial, plus générateur de lien social et moins pénible à vivre.

Il y a vingt ans, la vie dans le quartier était plus facile. Pourtant à la lecture de l'ouvrage de Kaufmann, se sont les mêmes (globalement) qui dénonçaient ce changement des années 80 au détriment des années 60. Aujourd'hui, une génération a passé, et nous assistons à la même rengaine. L'analyse du discours des auteurs mériterait donc réflexion.

Nous avons peu d'indicateur pour situer la médiane du bonheur. Autrefois c'était mieux, c'est entendu, mais aujourd'hui ? Rien n'aurait changé en vingt ans ?

À la lecture d'ouvrages relatant la vie dans les cités HLM des années 1980, il est confondant de constater les mêmes préoccupations, les mêmes enjeux face à la difficulté à vivre ensemble. Le racisme ambiant, l'accueil des nouveaux arrivants, le seuil assez bas d'intolérance aux bruits, la gestion des conflits.

Par rapport aux années 1980, il semble que l'acceptation du bruit soit moins bien tolérée. Ce constat a été fait au Corbusier, et le grand H n'en est pas exempt. Sur la durée, l'usure est donc plus grande. Les difficultés liées au monde des HLM décrites et critiquées dans les années 1980 ont été interprétées et la politique d'alors a été de supprimer des immeubles et d'en réhabiliter d'autres.

Le grand H fut de la partie, et durant une quinzaine d'années, ce renouveau a donné lieu à une prise de conscience chez les habitants. Force est de constater que si la partie en copropriété reste visuellement bien entretenue, la partie locative en HLM est en revanche poursuivie par un courant de dégradations et de violence. L'absence d'une démarche participative pourtant chère aux politiques ne peut qu'accentuer ces effets. Le renforcement sécuritaire n'a lui aussi aucune chance d'aboutir à un partage serein de l'espace social car il renforce l'animosité latente due selon Kaufmann au fait de cette tendance qu'on les HLM a "écraser les différences".

Laissons la parole à l'habitant. Lui seul peut nous apprendre sa vie.

PAROLE D'HABITANT

Des différents entretiens que j'ai pu réaliser au cours des dernières années, celui-ci m'a semblé dire autrement. Cette parole que je transpose à peine retouchée est la parole d'un homme au chômage depuis les années 1990, qui a retrouvé une activité depuis peu. La soixantaine passée, son regard porte sur une expérience acquise au contact d'une ville qui s'est remodelée devant ses yeux impuissants. On peut lire cette impuissance à travers les mots d'un homme qui cherche dans ces souvenirs une nostalgie lui permettant de se raccrocher à quelque chose. Dans le discours du sens commun, le renvoi à un passé meilleur est une affaire entendue. Cela ne signifie pas qu'hier était mieux qu'aujourd'hui, mais que les repères ont changé. Et que cette fuite des repères a fini par perdre ceux qui se trouvent désarmés face aux changements brusques.

C'est aux tournants des années 1970, qu'arrive le chômage qui induira dans les années 1980 une situation de crise sociale profonde. Toute période de crise s'efface d'un coup de peinture. Après une réhabilitation du bâti, un temps de répit va transformer les habitudes nouvelles. Le chômage est là et l'issue est à perte de vue. Il faut donc faire avec, et organiser sa vision du monde en fonction du donné.

J'ai choisi de mettre cet extrait d'entretien car il représente la vision partagée par une bonne part des habitants du grand H. Cet homme bientôt à la retraite a vu Firminy se transformer.

“ Mon père a demandé un regroupement familial en 1948. Au départ, quand je suis arrivé, nous étions à Unieux, j'avais 6 ans. On est resté quatre ans environ. On a habité dans deux endroits à Unieux, dont les Vignerons. Et après nous sommes venus à Fontrousse. C'était une cité nouvelle. C'est juste derrière la Tardive. Ça a été conçue par l'usine, Holtzer ou Verdier. Ils ont fait construire un lotissement pour les ouvriers, pour certains cadres aussi. D'Unieux, on est venu habiter là avec mes parents. Et puis en 58, on est venu habiter à Firminy-Vert. C'était à moitié fini, c'était encore tout en chantier : terrain vague, bâtiment à mi-auteur. On a participé au bruit et à l'ambiance des travaux.

J'avais 16 ans. Je suis resté à l'école jusqu'à 18 ans. Le parcours c'est ça : Unieux, Fontrousse et Firminy-Vert.

Firminy-Vert, on connaissait, et ce n'était pas encore Firminy-Vert. C'était des grands jardins du bas jusqu'en haut des Noyers, là-haut vers le Corbusier. Et puis évidemment y a le progrès, y a le modernisme, y a les constructions. À cette époque, on n'avait pas l'eau chaude ni le chauffage à Fontrousse, par exemple. On avait les fourneaux de l'époque. Dans un coin une salle de bain, un lavabo, c'est tout. Pour l'époque c'était bien quand même. D'ailleurs c'est nostalgique tout ça, c'est un truc que j'aurais toujours voulu garder finalement. On me dira que je suis un gaulois, mais tant pis. Firminy-Vert, c'était un progrès par rapport à Fontrousse. Ici, le chauffage était au sol. Maintenant ils ont rénové c'est par radiateurs.

À l'époque il y avait du travail avec Verdier et Holtzer. À Holtzer, il y avait deux sections. L'une d'elle était située face à la place du Champ de Mars, là où il y a un pont. Maintenant, c'est tout barricadé, il y a toujours eu un pont, il y avait un passage. Il existe toujours ce pont. Il passait sous le chemin de fer, et bien là, à l'heure de pointe, c'est phénoménal le monde qu'il y avait. J'y ai assisté — enfin sans le faire exprès — en passant devant et au moment où ils allaient sortir de l'usine. Je le revois encore. Il y a la barrière, il y a le portail fermé, et puis il y avait derrière, c'était carrément une manifestation. Et dès que c'était l'heure, le gardien ouvrait les portails et là vous voyiez déferler sur Firminy. C'est typique. C'est pour dire qu'il y avait quand même de l'industrie, même dans le bâtiment.

Moi j'étais menuisier. Mais ça c'est un peu plus tard bien sûr en tant qu'actif. Il y avait encore cette activité dans les usines. Moi c'était dans le bâtiment, dans la menuiserie. D'ailleurs mon employeur se trouvait pas loin de la place du Champ de Mars, boulevard Saint-Charles, après le pont du chemin de fer, après le premier rond point du boulevard Saint Charles. Sous le talus du chemin de fer, il y avait une " boîte ". On appelait ça une boîte. C'était une petite usine de menuiserie. Mon patron s'appelait Gabriel Meyer. C'était industriel, mais il y avait beaucoup d'artisans. Il y avait beaucoup de petites entreprises. À côté, il y avait Riocreux, un carrossier, de l'autre côté c'était, je crois, Raberin qui faisait les ponts et chaussée, les trucs comme ça, les travaux publics.

Enfin j'ai connu quand même Firminy. C'était anciennement construit. Enfin je veux dire — tout le monde de ma génération vous le dira aussi — la place du Champ de Mars, il y avait quand même des murs, des maisons, l'entreprise de

transports Lebouchard. Partout, il y avait des anciennes constructions que j'ai connues. Au fond, c'était vers la gare, on tournait à gauche vers la gare. Il y avait plusieurs cinémas : le Vox à côté où y a Tadduni actuellement.

J'ai vu sur des photos un Firminy que je n'ai pas connu. C'était rocailleux, c'était pas très large, c'était rocailleux, juste à la cime là en redescendant, une prise de vue. C'est bien parce qu'ils publiaient tous les week-end dans des journaux des anciennes photos. J'aime bien. J'en ai mis de côté. J'ai eu la chance de connaître cette époque. Au bord de la route, cette nationale, elle était bordée de châtaigniers jusqu'à Saint Ferréol. Une voie unique. C'est des choses qui marque la nostalgie. Il fallait voir les châtaignes. Et les gens n'étaient pas plus riches, n'étaient pas plus miséreux. On en ramassait, chacun y trouvait son compte. Aux pieds de l'arbre il y avait des châtaignes presque comme une orange. Je les voyais comme ça à l'époque. Mais c'est la vision d'un jeune. Il faut se méfier un peu quand on est jeune, on voit tout en gros, et après si on revient à cet endroit, on voit tout petit. Ça me l'a fait ça. Enfin ces châtaignes, je pense qu'elles étaient pas mal. C'était des châtaignes qu'on pouvait commercialiser, pas des petites lentilles.

Il y avait aussi le pont de la Gampille juste après, au niveau du MacDonald, derrière le Casino. Il y avait des chemins pour accéder à la Gampille. Mais la Gampille c'était extraordinaire. C'était limpide, c'était clair. On pêchait. On avait quel âge ? Moi, quand j'étais à Fontrousse, j'avais dix, onze, douze ans. C'était nos endroits privilégiés. À l'époque, on pêchait les vairons, il y avait quelques gougeons, des petites écrevisses. C'est pour dire que l'eau était vivable, elle n'était pas polluée. Il y avait des insectes dessous de toutes sortes. Poisson ! l'eau claire ! on voyait les vairons, une espèce de petits poissons colorés : mais c'est super ! C'est joli, ça ne vit pas dans les bocaux malheureusement. Il fallait voir les petites couleurs, les reflets. Ils appelaient ça la friture à l'époque. Fallait en ramasser beaucoup !

L'automne, là mais c'était beau, c'était beau à voir : l'automne, les châtaigniers, les cocons, les coqs, les... et voilà entre châtaignes, forcément on allait à la Gampille. On passait comme si on allait au garage, juste après le passage à niveau, là, à droite. Il y avait des maisons, des champs, ouais, il y en avait pas mal dans la rue dans le coin. On descendait et on atterrissait à la Gampille. Maintenant ils ont fait un passage. Il y a l'autoroute qui passe dessus pour aller à Fraisse. C'était là notre coin. Il n'y avait pas l'usine encore. Il y avait une ancienne usine, on l'appelait " Aro ". Je ne sais pas ce qu'il s'y fabriquait à l'époque. Donc verdure, calme, pas de pollution. Quand on a connu ça après on se dit : c'était autre chose la campagne !

Il fallait voir ces marguerites, ces coquelicots, ces bleuets : ah mais ! et la faune ! Enfin, c'est un gros mots faune, je parle des insectes, des papillons et des sauterelles. Moi c'est des trucs que j'aime bien. Peut-être que quelqu'un de ma génération vous dira que c'est du passé, que c'est zéro. Mais moi j'aime bien. Ça m'a marqué quand même. Un champ de coquelicots à l'époque, au moment de la floraison, c'est sublime. On n'avait pas le matériel qu'il y a actuellement comme les caméscopes, sinon on les verrait. C'est joli toutes ces couleurs, marguerites, blanc, rouge, bleuets : bleu blanc rouge, voilà ! C'est beau, au milieu du blé tout ça, c'est superbe.

Et tous les environs. J'ai connu ce vieux Firminy. Là, aux environs de Firminy-Vert, c'est quand même la campagne. Verte colline, c'était bien Verte colline. Avant c'était Verte colline, maintenant je n'appelle pas ça Verte colline, je suis désolé. Bon, il y a du monde, faut bien les loger. Mais bon, je veux dire, le béton prend le dessus. Il n'y a rien de très beau, enfin pour moi. Ça ne concerne que moi ce que je dis. D'ailleurs on se rend compte. Avant, on voyait des massifs, des bouquets d'arbres, comment dirais-je, des petites clairières vertes, des machins un petit peu dorés. Ben là, c'est voilà, béton ! béton ! béton ! Il en faut. Mais bon, je veux dire, là c'était superbe. En sortant juste à la périphérie de Firminy-Vert, on l'appelait à l'époque Madame Charnet. C'était une petite épicerie. C'est des trucs ça, on le reverra plus. Voyez ! il y avait le parfum, il y avait le contact, la politesse. Ils étaient chaleureux ces gens-là.

VOUS LUI VOLIEZ DES BONBONS ?

Je l'avoue oui, j'allais chiper deux ou trois. Mais c'est vrai que je ne pense pas que je sois le plus grand voleur. J'en ai chipé deux ou trois, ça je l'avoue. Ça c'est, il faut, c'est clair. Même qu'une fois elle m'a remarquée, elle n'a rien dit. C'est pour vous dire : les gens, ils ne veulent pas vous mettre mal à l'aise. Pour elle, un petit caramel ou un petit bonbon, ça ne valait pas la peine de me faire rougir ou de me faire peur. Puis, ça a resté là. On ne faisait pas de dégâts. On ne disait pas : bon aujourd'hui j'ai pris ce petit caramel. Et puis quelquefois, on ne va pas se servir dans la boîte, il est resté là sur le comptoir. Peut-être un oubli, peut-être... sans plus. On ne va pas dire : tiens ! on y va avant qu'elle sorte. Il n'avait pas cette malice. Il n'y avait pas cette façon d'anticiper sur une mauvaise action.

D'ailleurs, quand on allait à l'école, il y avait des journaux, le pain sur la fenêtre de chaque maison. On passait, c'était là, ça attendait la personne qui se lève le matin. Jamais eu de plaintes, jamais. Oh ! il y en a peut-être eu, mais c'était moins médiatique, moins médiatisé à l'époque peut-être. Mais dans notre secteur, jamais eu de plaintes, jamais de... Donc à la périphérie, la campagne. La mère Charnet vendait. Elle dépannait bien le quartier à l'époque. On achetait un peu de tout. Bien sûr, il y avait le marché, il y avait Firminy aussi.

Le marché, c'était super. Ça existe encore, mais c'est plus pareil. Pour de la fraîcheur, c'était de la fraîcheur. De vraies salades vertes, de vraies carottes. Enfin, il y en a toujours, c'est des vraies, il y en a encore. Mais je veux dire, c'est pas le même raffinement, les parfums, tout ça. Maintenant, c'est tout les produits chimiques qui font tout. C'est profit et production. On voit ça à travers le progrès. On vend des terrains aux promoteurs et c'est du profit pour eux. Enfin je veux dire que ce terrain il ne fait rien. On fait des maisons, ça nous rapporte. Enfin un pays moderne c'est un pays moderne. C'est vrai qu'il faut agrandir, mais il faudrait un cota quand même par rapport à Firminy. Je pense qu'il ne fallait pas trop y toucher. C'est vrai qu'il faut des logements, évidemment. C'est comme les écologistes, quand on ne veut pas faire, quand on ne veut pas de route là, ben j'estime qu'ils ont raison. Rien ne remplace la nature. Ou alors la défigurer. Enfin si je peux employer ce terme. Avant, c'était tout beau, tout vert, et même les saisons ne sont plus ce qu'elles étaient. Oh ouais ! là, un mois de janvier jouer à la pétanque.

Moi je joue. J'ai arrêté là, mais il y en a qui jouent actuellement. Ils jouent à la pétanque au mois de janvier ou la veille de Noël ou pendant Noël. Bon ça c'est une autre histoire. C'est un phénomène. Avant, les paysages c'était blanc. On voyait bien au-dessus la Verte colline. C'était plus vert évidemment, mais c'était des jolies masses de neige. C'était pas la peine d'aller à la montagne, c'était vraiment chouette. On faisait de la luge dans les prés dans les descentes. Je vous retrace des choses, voyez ! Il y en a qui l'ont vécu. Ils ont vécu de meilleures choses. Ils ont peut-être de meilleurs souvenirs. Moi disons que c'est la chose la plus normale dans le parcours d'une vie. Mais je peux me vanter quand même d'avoir connu le vieux Firminy, les environs, la grand'rue. On va dire toute la grand'rue, on va dire jusqu'au carrefour du Mas. C'était encore des carrefours et des maisons. Tout le long jusqu'aux abattoirs, une rue avec des maisons tout le long, comme la grand'rue. On appelle ça la grand'rue. C'était ancien. Moi, quelquefois, je passe devant un truc et je me dis : j'espère qu'ils ne vont pas l'écrouler. Dès fois, on démolit. C'est vrai qu'il faut démolir parce que c'est insalubre, ça se casse la gueule tout seul. Mais ça

fait un pincement au cœur quand même. Parce que le vécu, les personnes qui ont parcouru cet endroit, les personnages, les gens, les années qui ont passé... Moi dès fois, je rêve comme ça. Je vois une vieille rue, des maisons, j'imagine les personnes qu'il y avait à l'époque connues ou pas connues. C'est beau ! Moi j'aime bien.

Comme à Unieux. J'étais gamin, je devais avoir sept ans. On avait sympathisé, je l'appelais mémé. C'était une personne âgée. Elle avait de la famille aussi. Elle nous avait adoptés, on l'a adoptée. Mais on le voit plus ça. Maintenant, c'est plus du commerce. On vous adopte, si je vous garde le petit pan ! pan ! Nous c'était réciproque, c'était notre grand-mère. Elle m'emmenait au cinéma. Il y avait un vieux cinéma de quartier, à Unieux, au stade Paul Buffard. C'était un stade où il y avait une espèce de bistro, puis un cinéma. Au cinéma, c'était encore le coq Pathé. C'était ça le journal, les journalistes avaient du ton dans les commentaires. Quelquefois ils passent des petites choses comme ça à la télévision, ben quand je les vois ça fait plaisir. Et le cinéma, vous vous rendez compte, à six ans, moi je n'avais jamais été au cinéma. Elle m'a emmené avec elle, mon ancienne grand-mère si je puis dire. C'est une grand-mère de France.

QUE VOUS AVEZ VU LONGTEMPS ?

Oui, on était ensemble depuis qu'on est venu en France. On l'a connu à Unieux. C'est mon père qui l'a connue cette famille. C'était par des copains de travail, des fréquentations. Ils ont sympathisé. E puis quand on est venu nous, lui, mon père, était déjà en France. Il travaillait chez Verdier ou Holtzer. Il nous a fait venir. Et puis voilà, ça s'est fait comme ça. Il y avait encore la gare de Fraisse à l'époque. Et les machines à vapeur, ah ! la ! la ! fallait voir ça. Donc c'est du Vigneron qu'on a connu cette grand-mère. Elle avait de la famille, des enfants, des petits-enfants. D'ailleurs, il y en a un qui était de mon âge, son petit-fils. On jouait ensemble. C'était vraiment des familles. Bon ben voilà c'est Unieux, Fontrousse, Firminy. À part Unieux, j'ai toujours vécu à Firminy.

Au début on est venu de Fontrousse à Firminy-Vert, rue de l'école, qui est juste en face du centre social. C'était encore en travaux quand on est venu habiter rue de l'école. Le grand H était à moitié construit. Il y avait des filés de sécurité en dessous. On ne connaissait pas trop nous. On disait que c'était pour pas que les ouvriers ils tombent. La tour, pareil, elle était à moitié. Ils activaient beaucoup je crois. Ils avaient livré les maisons en début de saison chaude, et ils activaient beaucoup pour faire

le chauffage urbain, les canalisations. Nous on aimait, on découvrait. On voyait les ouvriers avec les chalumeaux. On discutait avec eux. Ils rigolaient avec nous. On voyait beaucoup d'ouvriers dans le coin. On a habité rue de l'école jusqu'à ce que je me marie. C'est-à-dire jusqu'à vingt-trois ans, vingt-quatre ans, non vingt-cinq.

J'étais toujours avec mes parents. Enfin je n'étais pas le seul, il y avait mes frères et mes sœurs. Donc j'ai assisté à la finition de tous les bâtiments : l'école des Noyers, le stade. J'ai assisté à la construction de l'école des Noyers, du centre social aussi. Oui, puisqu'en face il y avait une petite maison. C'était beau. Juste là où il y a le centre social il y avait une petite maison avec un joli sapin, des arbres, un petit jardin. Et on descendait justement par là pour aller chez Madame Charnet qui était derrière. C'était beau tout ça. Là c'est plus moderne, c'est du béton. Ils ont fait une école [Trémolet] qui a fonctionné une quinzaine d'années, même pas. Maintenant je ne sais pas ce que c'est. On l'a vu construire, on l'a vu rénover. Même moi j'ai rénové dans ce bâtiment comme menuisier. L'école, c'était nos derniers chantiers de rénovation, quelques bricoles à droite à gauche. Les années 88, le chômage. Peut-être un peu avant déjà. Moi j'ai connu ça vers la fin 88, le chômage.

Il n'y avait pas de stade, il n'y avait pas de piscine. Il y avait un tout petit stade là vers les Razes, à la place de l'église, moitié église moitié piscine. Ça faisait un petit stade, on allait jouer là. L'école, moi j'allais à l'école Waldeck Rousseau à l'époque. Il y avait encore la vieille porte de Saint Pierre. Là, il y avait encore vraiment les maisons moyen âgeuses, c'était beau. Enfin, c'est avec le recul que je dis c'est beau. À l'époque, je n'y faisais pas plus attention que ça. Dans quarante ans, mon fils me dira : ah ! ce mur en béton, il était beau. Ça c'était avec l'époque, avec le recul. Donc on allait à l'école. Rares les fois qu'on sortait. C'était école, récréation. Aux beaux jours, quelquefois, les profs disaient : vous n'avez pas envie de rester enfermé. Ils étaient mieux adultes, ils réfléchissaient mieux quand même. Ils devaient se dire : tient, pourquoi pas. Alors ils nous amenaient, on faisait des sorties. On était content vous pouvez pas savoir. On était content de sortir une heure, deux heures, pour monter le long de la rue de Saint Just, de saint Pierre. On partait un petit peu comme on appelait ça dans les " pias " à l'époque. Alors que maintenant je les vois, des groupes d'école, un groupe, un groupe, piscine, gymnase, stade, piscine, gymnase, je ne vois que ça toute la journée. Enfin, j'exagère en disant toute la journée. J'ai l'impression de ne voir que ça. Évidemment le TGV existe maintenant, il n'a pas existé il y a cent ans, c'est toujours pareil.

On est venu vivre au grand H juste avant la naissance du deuxième, c'est-à-dire en août 76. D'ailleurs, on en a bien profité. Je ne travaillais pas, j'étais en congés, on est descendu. En 76, bah ! voyez le temps qu'on est resté dans ce grand H, c'est de l'âge du deuxième. Ça lui fait 27, 28... Bientôt 30. Et en disant tous les jours : je ne reste plus. En disant ça tous les jours. C'est une maladie, je ne sais pas. Ouais, parce qu'on dit : on va ailleurs, on ne trouvera pas plus grand. C'est sûr on n'aura pas cette vue. Bon, ça commence à faire cher et puis ce qui me désole un peu c'est les ascenseurs. Les ascenseurs, ah ouais alors. C'est trop petit.

J'ai jamais été attiré pour venir ici. Et j'y suis venu quand même parce que ma femme aimait. Il y avait un côté positif. J'ai dit : bon puisque tu aimes on y va, ça sera pareil ailleurs finalement. Je n'aimais pas cette grosse mesure, puis les ascenseurs. À l'époque, c'est vrai, je craignais les ascenseurs. Pas craindre au niveau personnel. Je craignais plus pour ma femme ou pour mes futurs enfants. Déjà le deuxième était en route. Je n'aimais pas. C'était pas sécurisé comme maintenant les ascenseurs. On voyait le mur défiler. Et même qu'une fois, j'ai descendu mon premier — il avait quatre ans — avec son petit ballon. C'est en remontant, puisque le ballon s'est fait aspirer. On remontait, je l'avais emmené courir un peu dehors. On avait joué. En remontant, il échappe le ballon, le ballon roule — faut le faire. On voudrait le faire qu'on n'y arriverait pas — le ballon a roulé au bord de l'ascenseur, il s'est fait pincer — il était un peu souple — et il est parti, il s'est fait aspirer. L'ascenseur a légèrement reculé, et puis il y avait une espèce de bandelette souple. Donc le ballon a pu passer. Mais je me sentais mal, je vous le dis franchement. Il a ralenti. Il forçait avec le ballon. Oh ! la ! la ! je tenais mon gosse. Je commençais à serrer les dents, le ballon a pu d'un coup, paf ! il est passé dessous. Voilà, c'est une petite anecdote... Déjà à cette époque, chaque fois qu'il fallait les sortir, il fallait bien les garder de ce côté, pas aller se frotter contre le mur. À l'époque c'était normal, c'était comme ça.

Moi, je ne voulais pas venir au grand H. Déjà, je voyais tout cet ensemble. Je dis non, j'sais pas. Enfin, pour certains, un petit bâtiment ou un grand bâtiment c'est bien la même chose, mais quand même, je crois qu'un petit bâtiment c'est quand même mieux. Je ne dis pas, il en faut. Mais bon. C'est un peu gros quand même comme structure. J'ai jamais bien aimé parce que je connaissais déjà Firminy-Vert. J'ai vu bâtir tout ça. J'habitais rue de l'école, c'était bien tranquille. On avait une loggia, un balcon. C'était un F6. On était en famille, c'était grand, c'était tranquille. Mais ici, je ne sais pas comment j'ai fait pour endurer ça des années. Je n'ai jamais aimé. Si on me disait : le grand H, je disais : non. Le Corbusier, je n'ai pas aimé

non plus. On m'a proposé au Corbusier. Sinon ailleurs, on ne m'a pas proposé grand chose. Il fallait combler déjà un certain vide dans les bâtiments. C'est vrai que fut un temps, quand j'y habitais, il s'est vidé. Il était atroce. C'était vide. D'ailleurs, ils ont rénové après pour pouvoir vendre, pour rétablir tout ça. Sinon, durant une période c'était vraiment vide. C'était isolé, trois ou quatre locataires à l'autre entrée, quatre cinq ailleurs. Là, on était peut-être une quinzaine à peine. C'était éparpillé. Et à l'époque, il y avait encore du monde quand on est venu. C'était bien. Il y avait pas mal de locataires. C'était plein. Et puis après, le travail aidant, les gens se marient. Ils partent. Ils sont obligés de décentraliser on va dire.

Avec la rénovation, en 88, ils ont tout rénové. Ils ont re-suivi un peu partout les chantiers. C'est le grand moment où ça a rénové un peu partout, même à l'échelle nationale. On parlait beaucoup d'économie d'énergie. Il fallait les capitonner à l'extérieur. Avant, ce n'était que du vitrage. On avait une grande porte balcon, une grand barrière métallique. Ce n'était que du verre. L'été, c'était la fournaise. Là, c'est un peu moins la fournaise malgré que quelque fois il ne faut pas oublier de baisser le volet avant que le soleil arrive. Il y avait de la clarté. Les fenêtres, c'était du verre armé. Ça faisait des carreaux avec du fil à l'intérieur. La porte était en verre. C'était du petit verre, du classique. Ce n'était pas du double vitrage. Quand ça éclatait, il ne fallait pas rester dessous. Dès fois, on entendait gling ! gling ! gling ! les courants d'air. Sous les fenêtres, c'était pareil, un grand panneau en particules, de l'aggloméré, mais pas dense. C'était vraiment de la paille, creusée. Mais quand on découvre, on dit : ouais, on sera bien. Après, je n'ai pas vraiment regretté. Mais je voulais mieux un style comme les petits bâtiments.

Ici, je n'aimais pas parce qu'on est trop haut. Maintenant, c'est plus sécurisé. On peut laisser un petit, on s'en soucie moins. Et encore que... faut se méfier quand c'est ouvert comme ça parce que, comme on dit, quand on les voit faire ils y arrivent jamais et quand on ne les voit pas, ils peuvent escalader, on ne sait pas. Mais alors avant c'était pire. On vivait avec une espèce de frustration. Ça faisait du verre jusqu'en bas, ce fameux verre armé. Et il y avait trois barreaux en bois exotique rouges, trois barreaux qui étaient simplement devant le carreau. Ce n'était sécurisé qu'à ce niveau. Les soubassements, il y avait des carreaux à toutes les fenêtres. C'était tout du verre sous les fenêtres et des barreaux. Moi je dis que ces barreaux, si quelqu'un tombait un petit peu en force — comme c'était entaillé dans la feuillure, ça faisait une entaille pour épouser la fenêtre —, eh ben en tombant comme ça, ça se fendait facilement. C'était faible. On pouvait se faire beaucoup d'images. Je n'aimais pas ce qui est ascenseur. D'ailleurs, à plus forte raison, c'est quand vous voyez comme ils sont. Quand on

aménage, ça va tout seul, parce qu'on sait ce qu'on a. Mais quand on va re-déménager, faudra s'y prendre à l'avance. On en accumule après.

Le plus gros inconvénient, ici, mais je ne dis pas que nous nous sommes parfaits, c'est par rapport au calme. J'ai eu passé des journées, ou c'est des matins, ou des après-midi, ou des journées, à juger et à stresser. C'est vrai les gens, il faut bien qu'ils travaillent, mais ça s'arrête pas. La percussion. Là, vous avez de la chance aujourd'hui y en a point. C'est rare. Moi, je l'appelle quelque fois l'usine, ce bâtiment. Ça aménage trop souvent. Ça déménage trop souvent. J'aurais pu faire partie de ceux-ci. Et puis t'as la façon de travailler. Par le bruit, on comprend déjà. Moi, j'en ai entendu qui emménageaient. Par exemple, vous clouez quelque chose avec un marteau, vous sentez dès fois y en a un, il cloue, je ne sais pas ce qu'il cloue parce que là-dessus, dans le dur. Je dis : mais qu'est-ce qu'il cloue ? On ne peut pas mettre des pointes. Enfin baste ! bon mettons qu'il cloue : tac ! tac ! tac ! tac ! Mais le marteau, on sait bien qu'il le jette, qu'il n'habite pas avec des voisins. Il se croit tout seul. Il cloue, le marteau, à l'oreille, je le sais, il le jette. Alors on entend pan ! puis le bruit caractéristique du manche. Ça fait un bruit plus clair, ça fait boum ! clac ! Il jette le marteau, c'est une espèce de fantaisie. C'est un bruit inutile. Il y a la maladresse. Il y en a qui bricolent malgré eux. Moi, même en aménageant, pour percer, il faut faire son programme. Vous percez un bon quart d'heure et puis terminé, basta ! Vous prévenez où vous allez faire des trous dans le dur. Dans le mou ça va tout seul, y a même pas besoin de perceuse. Quand c'est de la brique, il ne faut jamais perforer avec une " perfo ", pas avec une percussion. Avec une chignole normale vous percez la brique tout doucement, et c'est bon. Il y en a, au bruit des machins, ils vous mettent ça : tou ! tou ! tou ! tou ! tou ! borrr ! Je sens qu'il a traversé la cloison, là c'est radical. Moi aussi, en faisant attention ça m'est arrivé. Ou alors ils ont des chignoles, elles font à peine 300 watts sur un béton. Le béton est réellement dur. Là, le béton c'est atroce. Vous tombez sur du métal, les armatures. Quelquefois, vous êtes là : pas de chance c'est le plus dur. Vous allez à côté c'est mou. Mais le béton en lui-même il est vibré, il est dur. Certains s'amuse avec ça pendant une demi-heure, une heure. Vous entendez ce " kinement " pendant toute la journée, tout l'après-midi. Bien entendu, il y a eu des circulaires de la part de l'office, peut-être par rapport à certaines plaintes que j'approuve. Parce que certains ne tenaient pas compte des moments où il faudrait percer, ne pas percer. On ne fait pas toujours ce qu'on veut. Vous allez faire la sieste et bien on vous fait entendre le bruit de la perceuse pendant que vous faites la sieste en plein.

Et puis il y a toujours des nouveaux qui reviennent. Ils ne sont pas au courant, c'est désolant. Là, ils ont refait la peinture. C'est super chouette, mais combien de temps ça va durer ? L'autre fois, le monsieur n'avait pas fini d'enduire les trous avant de passer la peinture que le soir même c'était pas sec, je vois déjà des traces juste en bas à côté de chez nous vers l'ascenseur. Avant, il y avait un gros trou que les gamins grattaient. Le plâtre a sauté, il n'y avait que le bout de bois. Le monsieur a bien bouché et les gamins sont revenus passer la main. Là, je veux dire, c'est frustrant. Vous voyez ça ça énerve. Quand on vous brûle pas les interrupteurs avec un briquet. Il y a beaucoup de choses comme ça. Moi, j'en ai enduré, franchement. Le bruit, je ne sais pas si c'est des chiens ou des grandes personnes aussi. Les ascenseurs, quelquefois, vous ne pouvez pas y monter. C'est pas la peine malgré le concierge — il fait son boulot, il est consciencieux mais à sa place j'aurais peut-être démissionné. C'est n'importe quoi, il y en a qui ont des gosses, on fait n'importe quoi. Quand il fait beau, ils rentrent avec des branchages dans le hall en bas dans l'ascenseur. Des bois en travers des boîtes aux lettres, des petits comme ça. Les parents, ils ne regardent pas ce qu'ils ont dans les mains. Au lieu de jeter avant, de faire attention. C'est n'importe quoi : du sable, des poignées de sable dans l'ascenseur. On n'est jamais là quand ça se produit. Les parents, ils ne sont pas intentionnés, ils ne font pas attention. J'ai mon petit, il a un petit sac en plastique. Il peut avoir de la terre, il joue avec n'importe quoi. Je n'attends pas de venir dans l'ascenseur dans le hall pour lui l'enlever. Ou alors, déjà lui l'enlever ça serait bien. Ben non, ça sera n'importe quoi. Ça dérange quelque part. C'est énervant. On stresse quelquefois, on stresse en faisant rien. Quand ce n'est pas la chaîne à côté qui : boum ! boum ! boum ! Y a des jours, la chaîne hifi ça y va. Quelquefois, on vous dira : bah ! il n'est pas dix heures. Ben oui, merci, s'il faut attendre dix heures pour être tranquille ! Et il y a eu pire. Il y en a qui travaillaient la nuit. C'était à l'époque où je travaillais encore. Il y en a un qui bricolaient à minuit, à donner des coups, traîner, faire du bruit. Je suis descendu, trois étages en dessous, ça s'entend. Là, vous entendez sur une périphérie de quarte appartements. Et encore je suis modeste. C'est atroce le bruit. Il y a eu des bons moments, il y a eu des mauvais. Et puis je pense que c'est quand même cher quand on n'a plus d'APL. Après je dis : mais on m'en doit. Parce que ce qu'il faut supporter quelquefois c'est cher payé. Maintenant sans APL, je compte le garage, ça fait 520 euros tout compris. 3000, presque 3300 avec le garage en francs.

Donc c'est vrai qu'ils ont rénové les bâtiments. Ils ont bientôt quarante ans. Il y a eu un projet où les locataires pouvaient acheter et puis c'est tombé à l'eau. Tant qu'on peut en tirer, j'imagine. Il y avait eu cette rumeur qu'on allait vendre les logements aux personnes intéressées.

À l'époque où ils ont rénové, ils ont mis à la vente à côté. C'était peut-être pas trop cher encore. L'immobilier ça grimpe. On était jeune, on ne faisait pas attention, on ne cherchait pas trop. Il y en avait peut-être à vingt-cinq millions à côté. F2, F3, mais je dis non, je ne peux pas en HLM comme ça, non. Rue de l'école, oui, peut-être un petit bâtiment. On revient toujours au même point.

C'est celui qui est en copropriété. On habitait là nous, au troisième. À la limite, là, ouais, mais un truc comme ça non. Parce que ça ne changera pas. Si ça se trouve, ça sera des copropriétaires aussi, on va dire, plus disciplinés, moins bruyants, plus propres. Comme au deux là-bas, deux-quatre. Si, je pense que c'est bien propre. Quand même il y a deux classes de gens, enfin deux ou trois classes. Ceux qui achètent, c'est toujours propre, c'est bien, c'est correcte. Ceux qui n'achètent pas, il y a un peu de tout, il y a un brassage de gens de toutes sortes. Il y en a qu'on ne connaît pas, ils habitent ici comme moi j'ai fait. C'est plus la même mentalité.

On va dire que c'est vivable quand même par rapport à certains quartiers. C'est le mal du siècle. Il y a des quartiers, c'est atroce. Là, on peut dire qu'à Firminy ça va quand même. Il y a des petits incidents. On brûle des poubelles quelquefois. Des petits jeunes qui font les fous, des dérapages, mais par rapport à certains quartiers, il ne faut pas se plaindre. Et puis on n'est pas de plain pied, on est moins en contact avec les gens. Maintenant, ils vivent comme nous. C'est plus la même ambiance : fini les châtaigniers. On allait ramasser les châtaignes, on allait à la pêche, on chassait même les papillons, c'est pour dire. Il fallait trouver une occupation. On se contentait de rien. Il y avait les patronages, on allait au cinéma. La Noël c'était vraiment sacré. Il y avait une ambiance autre. J'ai assisté à la Noël, c'était Annie Cordie. Elle débutait. Elle était venue à la bourse du travail chanter pour la Noël, pour aller retirer les jouets à la bourse du travail. C'était l'usine qui donnait les jouets au personnel. C'était traditionnel à l'époque, on était venu à la Bourse du travail une fois, autrement on allait à Unieux. Tout le personnel allait chercher les jouets avec le père ou la mère. Et une année, c'était Annie Cordie. Elle était sur un petit podium. Il y avait le père Noël, l'ambiance, c'était fabuleux. Et plus tard c'est devenue une grande dame.

Voyez ! C'est les pavés. Quand je vois le bitume maintenant mais ça m'écœure. Ouais, c'est vrai, le progrès c'est le progrès, mais il y a du bon et du mauvais. Le progrès tue, il améliore. Il y a le progrès qui tue le travail, il y a le progrès qui tue, ça dépend quoi. Il y a toujours un avantage et un inconvénient, c'est sûr. C'était beau les pavés. J'adorais ça. Maintenant, on a du bitume dessus. Ça se craquelle, ça sent mauvais l'été, vous étouffez avec la canicule. Ça glissait peut-être un peu l'hiver mais sans plus. Ils font comme maintenant : du sel. C'est résolu avec le sel. Avant ce n'était pas le sel, on voyait beaucoup de cendre dans les endroits où ça glissait. Parce qu'il y avait beaucoup de gens équipés en fourneaux. Donc, il y avait du charbon, de la cendre, au moins c'était naturel. C'était une espèce d'engrais. La nappe phréatique ça ne pouvait que l'améliorer. Alors que maintenant, le confort, le sel ça fond, c'est propre, c'est industriel. Mais il y a le revers de la médaille. J'adorais ces pavés, les fontaines qu'il y avait à chaque coin, pas à chaque coin de rue mais à pas mal d'endroits. Ces fameuses fontaines. Vous vous promenez, vous pouvez boire tranquille. Il y avait moins de voitures évidemment. J'ai connu les Juva 4, les taxis noirs. Je les appelais les voitures à la Elliot Ness parce qu'on voyait le feuilleton les Incorruptibles. Je pourrais vous en dire encore, mais ça vient, ça vient... "

ANALYSE STATISTIQUE D'APRES LA COMPOSITION DU GRAND H

Dans le cas présent, il était intéressant de se pencher sur une analyse sociologique des profils des habitants du grand H. D'une part, ces éléments étaient à ma disposition : il aurait été dommage de ne pas les utiliser. D'autre part, l'analyse ethnologique se trouvait buter contre un discours qu'il fallait objectiver pour ne pas tomber dans le discours subjectiviste ou poétique.

L'entretien que j'ai choisi de restituer pose à travers une multitude d'approches des questions quant aux bouleversements qui ont traversé le quartier depuis une trentaine d'années. La société a changé, liée à ce qu'on appelle pudiquement les mutations de l'appareil productif.

Aussi, il fallait pouvoir mesurer l'importance de ces changements et l'impact qu'ils ont eu sur la population de notre immeuble. À travers les entretiens et les observations, je ressens une tension à l'égard des habitants d'origine du Maghreb. Le bonjour-bonsoir entre voisins s'accompagne rarement d'une invitation, même les jours de fête,

au moment, par exemple, de la fin du ramadan. Bien sûr, les familles maghrébines viennent apporter un plateau de pâtisseries à leur voisin, ou propose quelquefois une assiette de couscous. Mais cela ne s'inscrit ni dans la réciprocité ni dans l'échange cordial. Disons qu'il s'agit d'un échange courtois sans réciprocité.

Reste que certaines intonations laissent penser qu'un climat d'ethnocentrisme, pour ne pas dire de racisme, perdure malgré le fait que la culture nationale et la culture maghrébine se côtoient depuis plus d'une génération. L'expression " allez compter combien on est de Français ici ", souvent entendue — mais que l'on entend aussi dans le monde ouvrier — laisse supposer cet éternel affrontement culturel qui résiste au temps, d'autant plus que le contexte socio-économique n'est pas favorable. Par exemple, le vote " Front national " peut s'inscrire dans une stratégie visant à faire partir les étrangers hors de France pour accroître le potentiel du marché du travail. Tel pourrait être la vision d'un père à l'égard de son fils au chômage.

Reste qu'au quotidien, l'anxiété provoquée par l'absence d'une sécurité sociétale se répercute dans cette " mise en scène " de la vie quotidienne et qu'elle relève de faits sociaux que l'on peut appréhender de diverses sortes.

Le recours à l'analyse factorielle des correspondances (AFC) me permet dans ce cas de débusquer les grands principes de " tensiogènes " dans un espace semi-clos qu'est l'immeuble collectif.

À partir de la liste des habitants des allées 6 à 10, j'ai établi un pré-traitement statistique sous la forme d'un tableau à doubles entrées reprenant le patronyme, l'allée, la situation au regard de l'état civil, l'emploi, le type de logement, le montant de l'aide personnalisée au logement (APL), le montant des charges et l'âge. Ces informations sont bien entendu confidentielles et le traitement ne fait pas apparaître le nom des personnes. Par contre, j'ai utilisé une méthode subjective concernant la grille des patronymes. Cette méthode se rapproche du bon sens commun présent chez tout individu. Il s'agit de séparer les Français nationaux des Français d'origine maghrébine, la dernière catégorie comprend les Français d'origine étrangère autre que du Maghreb. Pour cela, le patronyme est un bon indicateur car il figure sur les boîtes aux lettres, et c'est un des seuls éléments mis à disposition des voisins pour apprécier leurs qualités supposées. Cette subjectivité se retrouve dans la formulation

de ceux qui dénoncent le faible taux de “ Français ”, car ils n’ont ni les moyens ni la possibilité de savoir à quelle vague d’immigration le patronyme renvoie. Pour autant, c’est sur cette base qu’ils jugent.

Ce regroupement fait apparaître que 53 % des habitants sont “ Français ”, 35 % sont “ Maghrébins ”, que le reste est composé des autres (Espagnol, Italien, Portugais). Si l’on compare par allée, le groupe de “ Français ” reste majoritaire dans tous les cas. Le sentiment exprimé par certains habitants selon lequel ils seraient “ envahis ” par les étrangers — sous-entendu les “ arabes ” — n’est donc pas fondé. Si l’on regroupe les catégories “ Maghrébins ” et “ étrangers ”, seule l’allée 6 compte alors un nombre inférieur de “ Français ”, mais l’écart n’est que de 4,4 points.

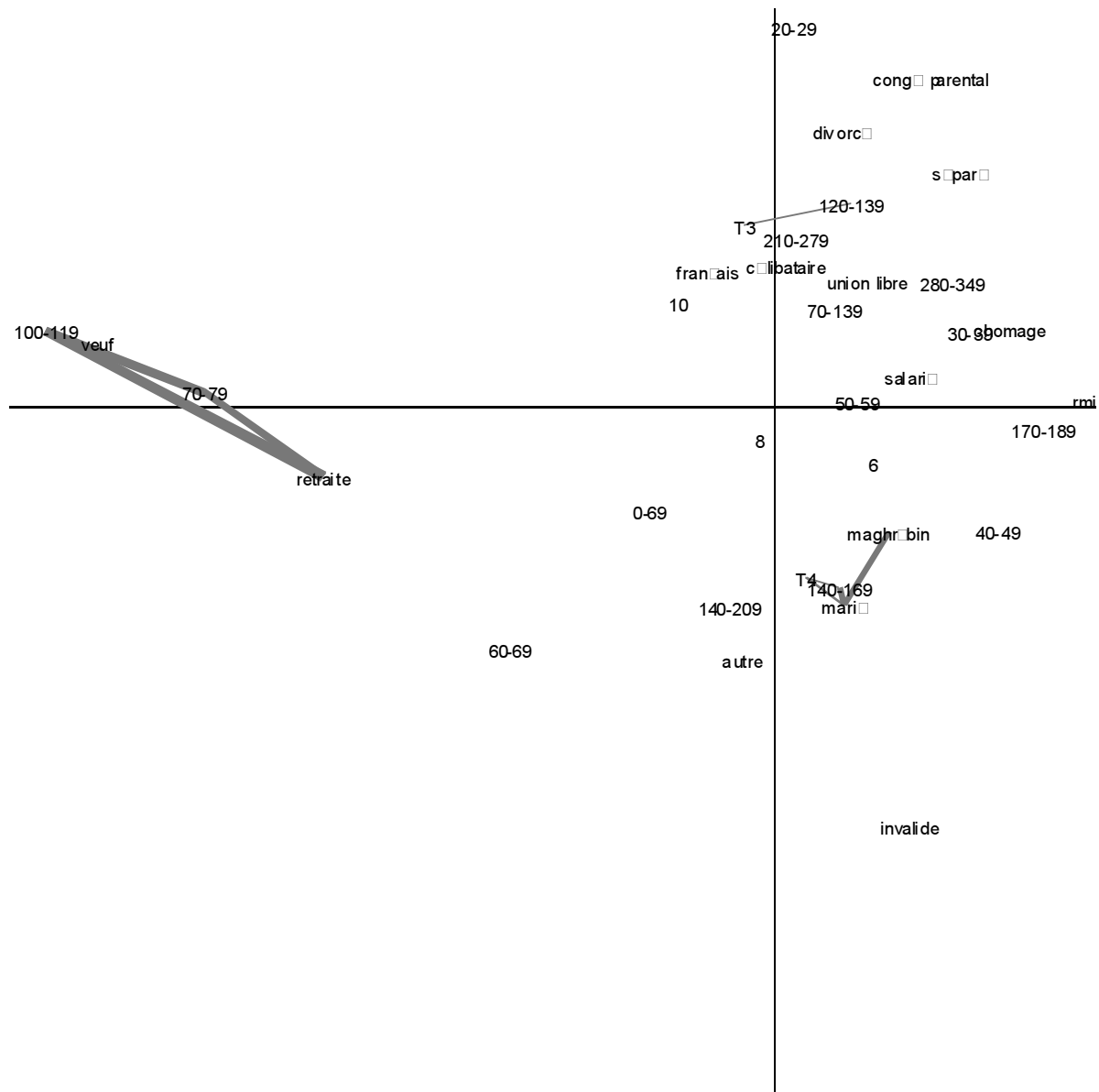
Le traitement par l’analyse factorielle des correspondances offre un éclairage supplémentaire. Y a-t-il des liens entre le fait d’être Maghrébin et la situation au regard de l’état civil ou du montant des charges ? À tout le moins, toutes choses égales par ailleurs, il existe de fortes conjonctions entre le fait d’être Maghrébin, d’habiter un T4, d’être marié, de se trouver dans la tranche d’âge 40-49 ans, et avoir des charges comprises dans la fourchette 140-169 euros. Notons également qu’il y a un lien entre la catégorie “ Maghrébins ” et “ autre ”.

À l’opposé, la catégorie “ Français ” est liée au fait d’être célibataire, en union libre, séparé ou divorcé, c’est-à-dire de se trouver en situation opposée au statut de “ marié ” d’un point de vue moral. Cette opposition est nette. Cette catégorie est également associée au fait de vivre en T3, et d’avoir un montant d’APL le plus élevé (210-279 et 280-349). Sur une troisième tendance, nous trouvons le couple des retraités avec le statut de veuf (ou veuve), ainsi que la classe d’âge 70-79 ans, et un niveau d’APL bas.

En somme, ce qui est reproché aux “ étrangers ” correspond à travers ce tableau de contingences, à une réalité beaucoup plus française. Cela pourrait se résumer par : on reproche aux autres ce que l’on est soi-même. Ce graphique permet de mesurer l’écart culturel des valeurs sociales comme le mariage qu’entretiennent des habitants d’origine différentes. Ainsi, l’affrontement n’est pas simplement un affrontement culturel d’ordre ethnique, mais un affrontement sur le champ même des valeurs fondamentales de notre société. Ce que les “ Français ” reprochent aux “ Maghrébins ”, c’est peut-être qu’eux-mêmes ne soient pas capable d’une aussi

grande stabilité sociale, à l'égard du statut matrimonial, et d'une plus grande dépendance à l'égard des transferts sociaux (APL).

Cette AFC permet de penser que les enjeux profonds qui opposent nos catégories " ethniques " reposent sur des réalités complexes faisant entrer des systèmes de valeurs communs, entretenus chez les uns, désagrégés chez les autres. C'est peut-être plus ou moins l'envie ou la jalousie qui globalement sont les moteurs des affrontements symboliques perceptibles à travers le discours et l'occupation de l'espace public. Cette tentative d'explication a le mérite de vouloir montrer les choses autrement.



PROMENADE DANS FIRMINY-VERT

En guise de conclusion, j'aimerais offrir cette promenade qui jalonne le quartier et ses dépendances. À travers le parcours qui suit les trajectoires des habitants du grand H, peut-être est-il possible d'appréhender autre chose que le caractère individuel des situations. L'individualisme méthodologique ne fonctionne pas, tout est organisé — socialisé — de manières si fortes que chaque habitant porte en lui une partie de l'ensemble des habitants. Tout comme le récit de vie tend à le montrer, la distribution et l'économie des espaces urbains n'est pas l'affaire de choix individuels, mais de l'intégration d'un système de normes et de valeurs collectivement partagées. Les rapports de domination sont partout présents, des jeunes aux vieux, des hommes aux femmes, à travers les pratiques sociales. Il suffit de poser le regard.

Dès le mois de mars, avec l'arrivée des beaux jours, Firminy-Vert redevient cet endroit peuplé de toutes les classes d'âge, cela grâce à la présence simultanée du foyer de personnes âgées, d'une population au chômage, de jeunes et de moins jeunes, de femmes, et de plusieurs écoles dont une maternelle.

Chacun a sa place dans cet espace urbain dont la répartition n'est ni imposée ni instituée, mais tacitement reconnue depuis la création du quartier. Alors les hommes dans leur pleine force de l'âge, accompagnés des retraités, viennent jouer à la pétanque tous les après-midi. Ils jouent à l'endroit même d'anciens jardins ouvriers que l'histoire locale néglige en disant qu'il s'agissait d'une carrière. Alors que les plus anciens, et les Maghrébins viennent s'asseoir sur les bancs ensoleillés (ou à l'ombre) pour palabrer selon les habitudes culturelles.

Les femmes (mères ou nourrices), accompagnées d'enfants en bas âges, s'installent sur un banc de l'autre côté du terrain de boules, juste derrière le " rond ". Elles arrivent en milieu d'après-midi, parfois juste avant d'aller chercher les écoliers. Les landaus et les poussettes stationnent pendant que les petits jouent sur la grenouille ou l'éléphant à ressort, ou construisent leur autonomie en roulant sur le sol " gravillonneux " avec leur camion en plastique. Ça roule mal, ils préfèrent l'allée en dallage. Quelques mères s'arrêtent sur un même banc, dans ce domaine réservé aux femmes.

Plus loin, le long de l'allée, quelques couples de vieux viennent s'asseoir et se reposer une heure. Certains n'habitent pas le quartier, comme ce couple octogénaire qui vit dans la tour Saint-Pierre. Depuis de nombreuses années, ils ont pris l'habitude de venir à Firminy-Vert. Au soleil de mars, madame est assise sur un banc face au soleil alors que monsieur reste à l'ombre. Chacun savoure à sa manière le temps du repos. Ancien propriétaire d'un appartement au quatrième étage en centre ville, ils ont dû en faire dont à leur fils unique car l'absence d'ascenseur rendait la vie quotidienne pénible. Le quartier est constamment traversé de riverains.

Les jeunes, de cinq à douze ans, (plutôt des garçons, mais il y a quelques filles) prennent possession de l'aire jouxtant les entrées, principalement du 4 et 6, entre la cabine de téléphone et les escaliers du cours des Marronniers. Cette cabine si fréquemment maltraitée alors que les photographies d'époque attestent qu'elle était déjà là en 1960. Ils jouent au ballon sur le macadam rouge, ou s'amuse à faire péter des pétards, ce qui n'est pas sans poser problème vis-à-vis des personnes se reposant (puisque la façade Est correspond aux chambres. C'est une erreur de conception que d'avoir mis les aires de jeu (et donc de bruit) du côté des chambres.

Les plus âgés, de treize à vingt ans, (des garçons) restent dehors entre le parking et les allées, dans un incessant va-et-vient entre les allées, le parking et les voitures. Brièvement, un copain arrive dans sa voiture rutilante, suréquipée d'une sono tonitruante, et prend un petit groupe de jeunes presque à l'envolée. Cette image que donnent certains jeunes, à la fois d'oisiveté et d'ostentation, ajoute à cette idée que " les jeunes trafiquent bien tous un peu ".

Enfin, chacun est à sa place, et les altercations restent du domaine de l'événement. Ce croisement d'individus coïncide avec un décalage dans les rythmes journaliers de chaque groupe. Mais si à chacun correspondent des heures et des lieux, il faut constater que l'espace des boulistes est relativement respecté, même le soir. Tous les lieux ne se valent pas.

Lorsque l'on passe le rond, et que l'on traverse vers le bâtiment des Assedic, l'on croise la rue Trémollet qui abrite encore les bâtiments de l'ancienne école maternelle Trémollet. Cet établissement construit au moment du grand H, ressemble aux autres écoles maternelles du quartier. À l'occasion du déménagement de l'ANPE, une promenade dans la cour de récréation me met nez à nez avec une série de mosaïques fixées au mur intérieur de

la cour, et invisibles de l'extérieur. Elles représentent des scènes ou des animaux : une chouette et la lune rousse, un soleil faisant penser à Lurçat, deux canards, des formes géométriques, un voilier au visage souriant, des oiseaux de couleurs vives, la lune rencontrant le soleil, que sais-je encore. Quelques photographies immortalisent ces fresques isolées dont le destin sera sans doute de disparaître.

Des fresques, on en trouve aussi à Fontrousse, dans ce quartier d'habitat de transit où la venue d'un étranger est regardée comme une intrusion, dans ce parking où le nombre de carcasses dépasse bientôt celui des voitures en état de rouler.

Si l'on revient à Firminy-Vert, l'on peut suivre les sentiers bétonnés délimités foncièrement par des traitements différents. Ici, c'est un muret en béton qui sépare l'espace vert du sentier, là c'est un trottoir. Cette différence s'explique du fait de la répartition foncière entre la municipalité et l'office public d'HLM que l'on peut suivre sur le plan cadastral.

Pour quitter le quartier, il faut traverser le boulevard Saint-Charles, juste après la place du Mail. Depuis quelques mois, la mise en place du nouveau plan de circulation a eu pour conséquence un accroissement du nombre de véhicules, ce qui rend la traversée plus périlleuse. Les personnes âgées, conscientes de ce problème mais dont l'humour est conservé intact disent qu'à " chaque vieux écrasé, la mairie donne une prime ".

Pour se rendre au centre ville, ou " à Firminy ", comme disent les habitants du quartier, on remonte la rue des Sous-Marquant, pour arriver bientôt devant la Bourse du Travail. De la place du marché, les possibilités sont grandes tant le nombre de commerces et leur disposition font penser à un village. Souvent, les habitants se croisent. Parfois, un habitant du Corbusier est reconnu. Au grand H, le commerce le plus souvent cité est Marché Plus, un magasin qui offre différents services, dont la location de vidéocassettes. Réputé moins cher que le petit Casino situé juste à trente mètres, ses horaires d'ouverture (7j/7 de 7 à 20 heures) en font un libre-service apprécié et utilisé, même pour du dépannage. Pour les fruits et les légumes, c'est chez Patrick Primeur que les habitants vont. Les habitudes renvoient à cette notion d'habitus qui est la résultante d'une incorporation des schémas culturels. Le choix des magasins répond par conséquent à des données sociales. En quelque sorte, ils offrent une image de leur clientèle.

Revenir dans le quartier c'est remonter une pente douce (mais remonter quand même). Alors on croise les chiens suivis de leur maître, et l'on assiste parfois aux sévères réprimandes publiques, sortes de mises en scènes durant lesquelles l'expression agressive du maître témoigne de sa volonté à dresser l'animal. Le maître c'est l'homme. La femme de ce jeune couple traîne une poussette, le ventre à l'air, déjà gonflé. Le deuxième est en route.

J'avoue mon malaise à croiser ces jeunes couples issus des photographies de Diane Arbus. Ils sont à peine entrés dans la vie de couple qu'ils ne sont déjà plus seuls, mais se profile toute une progéniture vacillante, et dont les signes vestimentaires affichent une misère sociale bien présente. Afin d'être à la hauteur, l'homme est agressif car dépassé. Ses gestes sont brefs, saccadés, emplis d'angoisse. La femme est outrageusement maquillée, porte des vêtements moulants, des chaussures à la semelle épaisse. Il y a plusieurs familles de la sorte au grand H ou dans les petits immeubles des Peupliers ou des Tilleuls.

La plupart des habitants ont de la famille sur place ou à proximité. Ce n'est pas comme au Corbusier, où les enseignants sont arrivés suite à une mutation. Ici, les gens traversent les générations. Donc il se connaissent au moins de vue, et on vu grandir les enfants qui à leur tour, sont devenus des adultes et dont les enfants arpentent aujourd'hui les allées et les terrains de jeu.

Ceux qui sont partis reviennent parfois sur les lieux à la recherche d'anciens repères, ou à l'occasion d'un mariage. L'événement est bientôt relégué par le quotidien et sa banalité qui est parfois bousculé par l'imprévu. Comme cet après-midi où madame André, habitué à utiliser la laverie automatique depuis bientôt quinze ans, arrive sur le terrain de boule, pour haranguer son mari, car la laverie est en panne. Toutes les machines à laver sont arrêtées à cause, selon elle, des tziganes qui ont mis trop de linge à la fois.

Le mari bougonne et lui dit d'aller téléphoner, ce qu'elle finit par faire. L'après-midi se déroule ainsi, entre les épisodes successifs qui donnent à la journée une coloration pittoresque. La vie du quartier ressemble parfois à celle d'un village où les habitants livrent sur l'espace public leurs tracasseries des jours sans. Alors on finit par aimer ce quartier et ses gens.

BIBLIOGRAPHIE

Jacques BADOR, *Dans la cité*, préf. E. Claudius-Petit, Firminy, 1959

Valérie BARRE, " la cité de transit : un lieu non-urbain ", in *Quand Besançon se donne à lire, essais en anthropologie urbaine*, sous la dir. Anne RAULIN, Paris, L'harmattan, 1999

Joëlle BORDET, *Les " jeunes de la cité "*, Paris, PUF, 1998

Pierre BOURDIEU, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit, 1979

Pierre BOURDIEU, " la " jeunesse " n'est qu'un mot ", *Questions de sociologie*, Paris, Ed. de Minuit, 1984, pp. 143-154

Pierre BOURDIEU, *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1991

Guy BURGEL, *La ville aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1993

Claire CALOGIROU et Marc TOUCHÉ, " Rêver sa ville : l'exemple des pratiquants de skateboard ", *Journal de l'AFA*, n° 61-62, pp. 67-77

Patrick CHAMPAGNE, " La dernière différence ", in *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1991, pp. : 135-154

Paul CHEMETOV, *La fabrique des villes*, La Tour d'Aigues, éd. de l'Aube, 1992

Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, *Famille et habitation*, 2 tomes, (1960), CNRS, 1967

Collectif, *La ville*, Le Courrier du CNRS, n°81, été 1994

Alberto EIGUER, *Le pervers narcissique et son complice*, Paris, Dunod, 1996

Edward T. HALL, *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1971

Jeanne HOMINAL, Jacques ION, André MICOUD, Jean NIZEY, *À propos du logement, Réflexion sur l'élaboration d'une problématique*, ACRU, Crésal, 1976

Noël JOUENNE, *La vie collective des habitants du Corbusier à Firminy*, Paris, L'Harmattan, 2005

Jean-Claude KAUFMANN, *La vie H.L.M. usages et conflits*, Paris, Éd. Ouvrières, 1983

Marcel MAUSS, *Œuvres, Les fonctions sociales du sacré*, Paris, Ed. de Minuit, 1968

Sylvie NAIL, " le vert anglais : politiques publiques dans les espaces ouverts en milieu urbain ", *Le Moniteur*, n° 264, novembre 2003, pp.31-34

Pierre SANSOT, *La France sensible*, Pris, Champ Vallon, 1985

Pierre SANSOT, *Les gens de peu*, (1991), Paris, Quadrige, PUF, 2002

Ahmed Nordine TOUIL, *Les contrebandiers de la culture. Étude sur le devenir d'une pratique culturelle dans une cité ouvrière (1968-1997)*, mémoire de maîtrise sous la dir. de Pascale Pichon, Saint-Étienne, Université Jean Monnet, 1997